

de « Histoire et Patrimoine du Bressuirais »

Année 2015

SOMMAIRE

	Pages
- Composition du Bureau et du Conseil d'administration de HPB	
- Éditorial	3
- Jean GALLARD, soldat, meunier et paysan du bocage	5
<i>La correspondance, un palliatif à l'absence</i>	12
<i>Le contrôle postal</i>	17
<i>La solidarité, l'esprit de corps</i>	19
<i>A la soupe...</i>	24
<i>Obéir, sans adhérer</i>	35
<i>Un homme de foi</i>	41
<i>La perception de l'ennemi et des alliés</i>	49
<i>La souffrance du corps</i>	60
<i>Tenir à l'arrière</i>	70
<i>Conclusion</i>	87

JEAN GALLARD,

SOLDAT, MEUNIER

ET PAYSAN DU BOCAGE

Dominique Lenne

C'est grâce à une correspondance conservée par les descendants de Jean GALLARD¹, de Boismé, que nous pouvons aujourd'hui retracer le parcours d'un poilu de la guerre 14-18.

Les lettres couvrent les 4 ans durant lesquels Jean GALLARD, incorporé à Parthenay au 314^e régiment d'infanterie de réserve puis en avril 1916 au 325^e R.I.², sera confronté à un terrible quotidien, principalement en Lorraine³.



Plaqué émaillée
commémorative
Mairie de Boismé

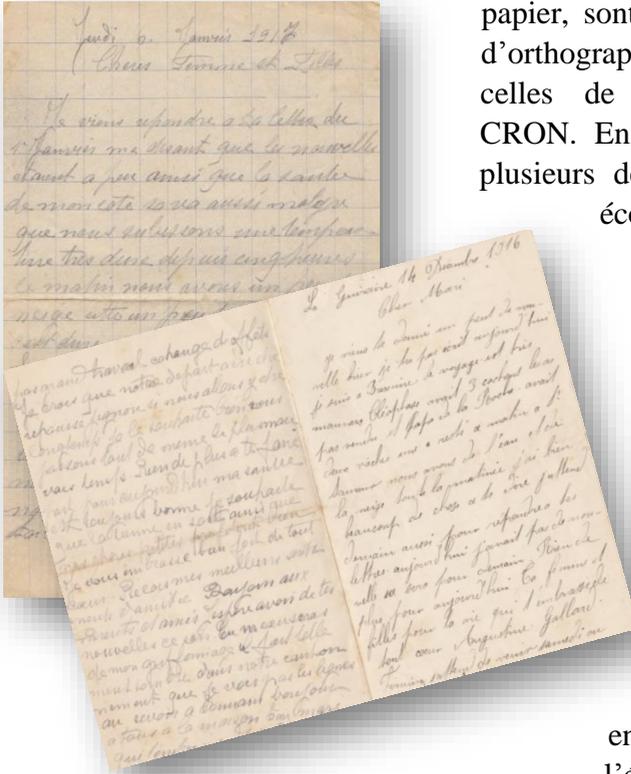
¹ Je tiens à remercier vivement Clara BARITEAU, ses parents et grands-parents, qui ont confié à l'association Histoire et Patrimoine du Bressuirais la correspondance épistolaire de Jean GALLARD, leur aïeul et ainsi permis cette étude.

² Suite aux terribles pertes, les hommes du 314^e régiment ont été incorporés aux 232^e et 325^e régiments en avril 1916. Le 20 avril, après une brève cérémonie, le drapeau du 314^e a été renvoyé à la caserne de Parthenay. Lettre du 20 avril 1916.

³ Il est difficile de suivre avec précision son parcours géographique, la censure lui interdisant de mentionner sa position et les lieux de cantonnement.

Il s'agit pour l'essentiel, d'un échange épistolaire⁴ entre époux qui s'ouvre le 5 août 1914 et s'achève le 4 avril 1918.

Le travail de décryptage des quelques 800 lettres et cartes a été facilité par l'écriture régulière de Jean qui s'exprime convenablement même s'il est fâché avec la concordance des temps, les négations et la ponctuation. Ses



Lettre de Jean GALLARD du 6 janvier 1917 et celle du 18 décembre 1916 rédigée au dos de celle d'Augustine du 14 décembre 1916

lettres, écrites pour la plupart au crayon de papier, sont émaillées de rares fautes d'orthographe, ce qui n'est pas le cas de celles de son épouse, Augustine CRON. En effet, nous disposons de plusieurs de ses lettres puisque, par économie de papier, Jean lui répondait parfois au dos de son dernier courrier, lorsque qu'elle lui en laissait la place. La syntaxe et l'orthographe

fantaisistes

d'Augustine montrent qu'elle est moins à l'aise avec l'écrit.

On peut supposer qu'elle a rarement

eu besoin d'écrire,

entre son apprentissage à

l'école et la guerre, comme

beaucoup à l'époque.

« J'en suis si fatigué de cette maudite guerre » : c'est

en ces termes que Jean GALLARD résume sa vie au front, loin de sa femme et de sa fille, Rollande qui, au moment de la mobilisation, n'a pas encore un an⁵. La séparation lui coûte énormément. Il se résigne par sens du devoir et

⁴ Le corpus se compose également de quelques lettres, reçues de ses beaux-frères, copains, ou de nature administrative, envoyées au sous-préfet, député ou au percepteur.

⁵ Rollande GALLARD est née 18 novembre 1913.

surtout parce-qu' il est impossible de faire autrement mais il se montre très critique vis-à-vis de la hiérarchie militaire et de la guerre.

Constamment ses pensées vont vers sa femme à qui il a promis de ne rien cacher et il en résulte une très grande sincérité, même s'il faut toujours tenir compte d'une part d'autocensure et de pudeur. La rédaction quotidienne de son courrier l'amène à écrire dans des situations bien différentes, en pleine fournaise, sous le feu des bombardements, dans la tranchée comme au repos à l'arrière et tout cela avec une réelle spontanéité, comme le prouve cette anecdote : « ça vient de m'arriver accident. J'avais tout mon papier dans la main il m'a glissé des mains, la marmite à soupe était entre mes jambes à moitié pleine, mon papier est propre⁶. »

Si l'authenticité transparait dans ces lettres, elles n'échappent pas aux codes établis, aux modèles culturels de l'époque avec l'utilisation de formules rituelles. Quand la correspondance est quotidienne, l'expression se fige, ce qui est commode pour le rédacteur.

Jean GALLARD débute presque toutes ses lettres par des formulations identiques, à quelques variantes près : « Je viens répondre à ta lettre que j'ai reçue hier soir me disant que ta santé était bonne » ou « Je viens te communiquer quelques mots pour te dire que ma santé va toujours. J'espère que la tienne en soit ainsi pour ces chères petites ». Puis, à moins d'événements particuliers, de déplacements, ce sont les mêmes thèmes qui reviennent : la santé d'abord, puis les nouvelles de la guerre, les copains, le temps qu'il fait dans l'est... Tout en décrivant avec minutie la routine de son quotidien, il s'attache davantage aux ambiances : le canon gronde, les balles sifflent, mais sans jamais évoquer les horreurs de la guerre, les agonisants, les cadavres déchiquetés. Il est bien difficile de faire partager la guerre.

Par contre, la guerre n'a pas anéanti le bon sens paysan de Jean qui s'informe et insiste même pour obtenir, au gré des saisons, des informations sur les travaux agricoles, la vente du bétail et surtout sur la bonne marche de son moulin. Jean, est né à Chiché en 1886 dans une famille de meuniers. Ses

⁶ Lettre du 5 avril 1916.

parents sont fermiers au moulin de la Guiraire (Guirère), propriété de Joseph-Mary JOLY, un mécanicien de Bressuire⁷.



Carte postale du moulin de la Guiraire - coll. privée.

Seul garçon avec quatre sœurs⁸, c'est à Jean, solide gaillard de 1,73 mètre aux yeux gris-bleu⁹, que revient naturellement la marche du moulin lorsque son père décide d'arrêter en 1912.

Dans son courrier, Jean s'inquiète souvent de la situation matérielle difficile des siens dans laquelle son départ brutal les a plongés. « Tu me dis... », « Tu me dis... », cette formule rituelle qui parsème ses lettres lui permet de commenter les nouvelles envoyées par Augustine et de lui prodiguer des conseils aussi bien sur la gestion de la ferme et du moulin que pour les problèmes familiaux. Par ce truchement, c'est toute l'économie d'une

⁷ JOLY reprit en 1891 l'atelier de Pierre FAVREAU qu'il agrandit et réorganisa en atelier de mécanique, le long de l'actuel boulevard du Colonel Aubry à Bressuire. Une partie des locaux est encore visible aujourd'hui rue de la Cave.

⁸ Voir arbre généalogique page 11.

⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres, [en ligne],

<http://archives.deuxsevres.com/archives79/Archivesenligne/Registresmatriculesmilitaires.aspx>, R664_4 NIORT 1716, 1906.

région, la vie quotidienne et toute la souffrance de l'arrière qui se dévoile à nous.

Il conclut ses lettres presque toujours de la même façon, par une formule qui varie peu : « Ton mari pour la vie qui t'embrasse bien fort de tout cœur ainsi que la petite famille, bonne santé et courage. Reçois mes meilleurs sentiments d'amitiés, bonjour aux familles et amis, aux voisins à tous à la maison - Jean Gallard. »



Signature de Jean GALLARD - Lettre du 31 mai 1915

Bien qu'il s'agisse d'une correspondance d'ordre privé, les deux époux témoignent bien pudiquement de leur amour. S'épancher pourrait être gênant car les lettres sont susceptibles d'être lues par d'autres, parents, sœurs, beaux-frères, voisins... Une seule lettre évoque un instant d'intimité conjugale. Alors qu'il décrit à Augustine l'endroit où il couche ; de la paille « pourrie » pleine de « microbe » et qu'il dort depuis huit mois sans se déshabiller, s'éveille en lui de tendres pensées indicibles : « Si un jour, j'ai le bonheur de retourner, je ne pourrai pas dormir dans un lit. Je me trouverai trop libre [*à l'aise*] et surtout auprès de toi, que nous en sommes privés depuis longtemps. Je ne sais pas si tu es comme moi, ne fais pas voir la lettre à personne, je t'en prie¹⁰. »

La correspondance de Jean GALLARD, pieusement conservée comme des reliques, dormait depuis maintenant presque cent ans, sans être oubliée. Elle témoigne aujourd'hui d'un grand intérêt humain car elle reflète une histoire familiale tout en se télescopant avec l'histoire nationale. Elle prend donc une résonance toute particulière et sert à la construction de la

¹⁰ Lettre du 27 mars 1915.

« Mémoire », maintenant que l'ère du témoignage est passée en France avec la mort du dernier vétéran en 2008.

Mon choix a été de ne pas laisser le lecteur face à cette énorme masse de lettres, ni de suivre la chronologie des événements mais de dégager des thématiques puis de sélectionner des extraits en fonction de leur intérêt par rapport au cadre choisi. De nombreuses citations viennent ainsi se fondre à la contextualisation et au travail d'analyse.

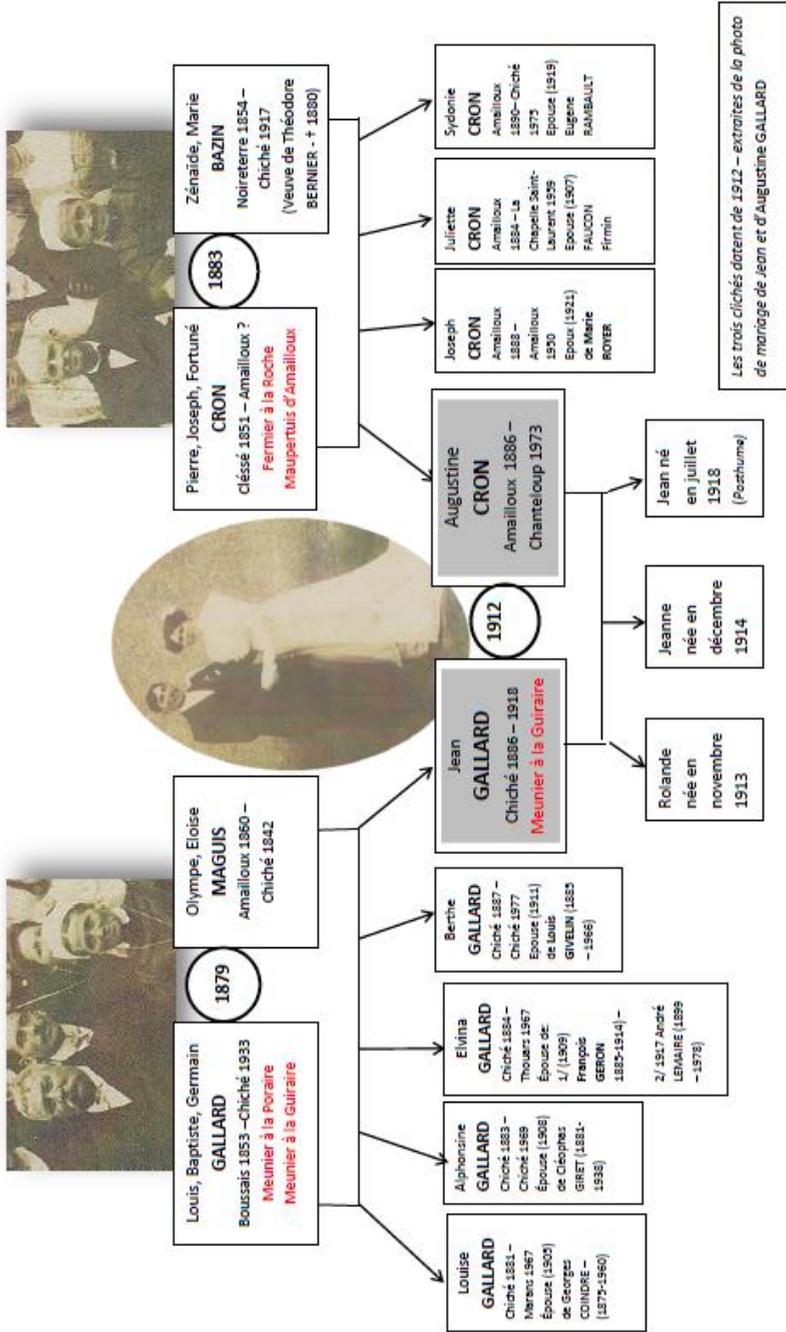
L'option a été prise également de normaliser l'orthographe, sauf exception, et la ponctuation, sans toucher à la syntaxe. Même si cela enlève une certaine part d'authenticité à la source, l'important est de comprendre la vision de la guerre, ses conséquences, et notre connaissance en est facilitée.



Jean GALLARD et Augustine CRON - date inconnue

Coll. privée.

GÉNÉALOGIE des FAMILLES GALLARD/CRON



La correspondance, un palliatif à l'absence

Jamais on a autant écrit en France qu'au cours de la Première Guerre mondiale. Ainsi, on estime à près de 4 millions le nombre de lettres écoulées, chaque jour, par le bureau central de Paris. C'est aussi la première fois dans l'Histoire que toute une génération sait écrire grâce aux lois Jules Ferry qui ont rendu l'école obligatoire.

Jean GALLARD, comme tous les autres soldats, attend avec impatience son courrier quotidien. Les lettres qu'il reçoit sont pour lui le seul lien qui, dans un contexte inhumain, le rattache à sa famille ; un véritable palliatif à l'absence des siens. Que ce soutien affectif vienne à se rompre et Jean se morfond.

L'absence de courrier est un marqueur alarmiste pour les familles comme pour le soldat. Celui qui n'écrit pas ou ne reçoit pas de lettres est un être mort. Au contraire, la lettre tant attendue nourrit toutes les espérances. C'est dans ce sens qu'Augustine signale à Jean que son copain André PINDESSOUS (sic), grièvement blessé par l'explosion du sac de grenades qu'il transportait, va mieux « puisqu'il commence à faire ses lettres, seul¹¹. »

Jean écrit quotidiennement, voire plusieurs fois par jour à son épouse mais aussi à ses parents, beaux-parents, sœurs, à ses beaux-frères et camarades eux aussi mobilisés sur le front. Au printemps 1915, il note : « Tu me dis que tu as fait le montant des lettres que je t'avais envoyées, tu en as conservé 116¹². » Augustine les considère comme des reliques, des objets sacrés, comme autant de preuves de vie.

Les lettres de toute la famille et des copains s'entrecroisent avec plus ou moins de régularité. Pour aller de Boismé au front, elles mettent au minimum 4 jours, mais les déplacements de la troupe, les opérations militaires, le mauvais temps, retardent facilement le courrier et il est courant de lire dans la correspondance de Jean et d'Augustine : « les lettres ne vont pas facilement. » Puis la situation se débloque et ils en reçoivent alors plusieurs en même temps : « J'étais un peu contrarié d'un service de lettres si mal fait. J'ai été deux jours sans recevoir de nouvelles. Aujourd'hui, j'en

¹¹ Lettre du jeudi 8 août 1917.

¹² Lettre du 5 mars 1915.

ai 5¹³. » « Quand nous sommes en déplacement c'est impossible d'écrire des lettres, elles ne sont pas ramassées¹⁴. » En effet, la position aux avant-postes ou dans les tranchées ne facilite ni la rédaction, ni la distribution des lettres. Jean prend la précaution de prévenir Augustine à chaque fois que sa position l'empêche de lui envoyer de ses nouvelles pendant quelques jours, pour qu'elle ne s'inquiète pas. Les lettres sont autant de lignes de vie qu'il ne faut pas briser.

L'arrivée du vaguemestre est un moment d'émotion où se mêlent espoir et déception : « Je suis un peu étonné de n'avoir pas reçu de tes nouvelles



Le courrier distribué par le vaguemestre

Carte postale – Coll. privée

depuis 3 jours. J'espérais en avoir hier soir mais non, c'est sans doute que vu le grand nombre de correspondances autour de ces fêtes, donc il en reste tellement à distribuer.../... ou que tu serais malade. Je suis un peu inquiet¹⁵. »

¹³ Lettre du 14 janvier 1915.

¹⁴ Lettre du 18 février 1916.

¹⁵ Lettre du 4 janvier 1915.

Jean se plaint bien souvent de l'organisation postale aux armées : « On recevait sa lettre à midi [*à Millery*], on avait le temps de répondre avant le retour du vagemestre mais où je suis en ce moment, les lettres arrivent que le soir donc c'est un jour de retard¹⁶. » « Le service des lettres est tellement mal fait que ça va comme ça peut¹⁷. » « Le service postal néglige son métier. Ils se plaignent qu'ils ont beaucoup de boulot, ils peuvent échanger avec nous¹⁸. »

La distribution des lettres permet également de renforcer les liens de camaraderie. La lecture du courrier donne l'occasion de s'informer sur les familles respectives de chacun, d'échanger les nouvelles du pays.

Singulièrement c'est la phase réception qui a le plus retenu l'attention des historiens mais les soldats consacrent aussi beaucoup de temps à répondre à toutes ces lettres. Jean profite de la moindre occasion pour noircir ses feuilles au crayon de papier : « Je t'écris dans le bruit, les camarades chantent à la table ce soir. Nous faisons des crêpes. On va chercher d'un côté et de l'autre nous avons trouvé ce qu'il nous fallait malgré que j'oublierai des mots, tu n'en seras pas étonné. Tout le monde cri à droite, à gauche¹⁹. » Lorsque le temps manque, ou pour la parenté plus éloignée, il utilise des cartes postales ou des cartes spécifiques à l'usage des militaires, distribuées par les autorités.

Paradoxalement, cette activité peut se transformer au fil des jours en une véritable corvée : « Tous mes déplacements depuis quelques jours m'ont tellement fait négliger mes écritures que je ne sais où j'ai écrit et à qui de la famille. Il faudrait que je le mette en écrit sans cela, je m'y perds²⁰. » Surtout, en fin d'année, lors des échanges de vœux ou encore l'hiver, toute cette correspondance lui pèse : « Hier, j'ai écrit à Firmin, j'en ai beaucoup à faire de ces lettres mais j'y échauffe pas à écrire en ce moment et le temps manque le tantôt²¹. » A cette correspondance familiale s'ajoute le courrier

¹⁶ Lettre du 17 novembre 1914.

¹⁷ Lettre du 18 août 1916.

¹⁸ Lettre du 13 septembre 1917.

¹⁹ Lettre du 22 novembre 1916.

²⁰ Lettre du 18 février 1916.

²¹ Lettre Sainte Geneviève le 30 novembre 1914.



**Cartes en franchise fournies par l'armée aux soldats,
envoyées par Jean GALLARD**

administratif. Jean écrit à son propriétaire, JOLY, par convenance mais aussi pour régler les problèmes de fermage. Il doit également préserver ses moyens de survie et protéger ses intérêts et ceux de sa famille. Il n'hésite pas alors à écrire au maire de Boismé²², au député²³, au ministre de l'Intérieur même, afin d'obtenir pour Augustine un rappel de l'allocation journalière aux épouses de mobilisés, à laquelle elle peut prétendre.

Jean a le sens de l'économie et récupère quand c'est possible le papier des lettres d'Augustine pour lui répondre. A partir de 1917, il a l'occasion d'utiliser une nouvelle forme de papier à lettres et prévient : « Tu vas peut-être t'étonner de recevoir ma lettre, ce nouveau papier. Je suis dans une grande baraque en planches où le soldat va se reposer, écrire, lire, jouer à toute sorte de jeux, piano...²⁴. » Ces simples baraquements construits par l'association américaine Young Men's Christian Association [*Union Chrétienne de Jeunes Gens*] (YMCA), offre un soutien moral aux soldats en leur fournissant des divertissements en période de repos mais aussi met à leur disposition des objets du quotidien comme du papier à lettre, de l'encre et des plumes.

²² Louis GRELLIER (1860-1952), maire de Boismé de 1925 à 1945.

²³ Louis SAVOYE de PUINEUF (1856-1947), député des Deux-Sèvres de 1914 à 1924.

²⁴ Lettre du 10 novembre 1917.



Lettres de Jean GALLARD sur papier à lettres fourni par le foyer du YMCA
12 novembre et 29 décembre 1917.

Le contrôle postal

Dès le début du conflit, l'armée a instauré la censure sur toutes les formes d'expression et donc sur la correspondance privée des soldats.

« Je viens te correspondre de nouveau car depuis ce matin nous sommes autorisés à cacheter nos lettres. Tu ne t'en avais peut-être pas aperçu car la poste nous les lisait et les cachetaient pour nous les envoyer et ils ne nous étaient pas permis de parler ni de guerre, ni de l'endroit où l'on était ni le jour que l'on écrivait²⁵. » Ce principe, que Jean et ses camarades semblent admettre, obéit à une certaine logique militaire. Il faut éviter de transmettre des renseignements à l'ennemi. D'ailleurs, les soldats ne conservent que peu de lettres sur eux, faute de place mais aussi pour ne pas fournir des renseignements s'ils tombent entre les mains de l'ennemi. Jean précise : « tu les [lettres] as mieux conservé que moi. Je n'en ai jamais car si nous venions à être surpris par l'ennemi, il y a des mots qui pourraient nous compromettre²⁶. »

« Hier soir notre lieutenant nous a prévenus qu'à la date du 10 de ce mois nous n'aurons pas le droit de cacheter nos lettres, il y en a parmi la quantité qui indique nos emplacements, ce que l'on fait et ça produit mauvais effet. Cela nous est dérangeant, nos lettres seront visitées par un officier qui les censurera en cas d'espionnage, autrement les cachettera et les timbrera²⁷. »

« J'ai reçu une lettre de Joseph me demandant des renseignements sur ma situation. Il ne faut pas indiquer nos emplacements, nos lettres sont vérifiées et censurées, c'est-à-dire ils barrent les noms des patelins²⁸. »

Si le contrôle postal peut être admis, le fait qu'il retarde les nouvelles l'est beaucoup moins.

« ...elles [les lettres] ne doivent pas marcher facilement depuis 15 jours. Au lieu de les censurer pour ceux qui mettront où ils sont, ce qu'ils font, ils

²⁵ Lettre Sainte-Geneviève du 22 août 1914.

²⁶ Lettre du 5 mars 1915.

²⁷ Lettre du 8 août 1915.

²⁸ Lettre sans date au dos de la lettre d'Augustine du 19 février 1916.

les retarderont deux ou trois jours, quand il y en a trop, ils les mettent au panier²⁹. »

Au travers de la correspondance de Jean, cette censure ne semble pourtant pas très rigoureuse. Elle s'opère le plus souvent sous forme de prélèvement aléatoire. Même s'il ne donne pas d'indications précises sur ses positions, conformément aux instructions, ce qui explique l'approximation géographique qui entoure ses déplacements, il ne cache rien de sa « lamentable » vie : la boue, la mauvaise nourriture, le froid, les marches exténuantes, les ordres et contre-ordres. Il ne se prive pas de critiquer les officiers et le « métier ». Les soldats envoient des cartes postales qui montrent des tombes, des villages bombardés, des églises éventrées. Il est évident qu'un des objectifs de la censure - tenir les civils dans l'ignorance des conditions de vie et éviter de démoraliser l'arrière - est un échec.

De toute façon, les soldats peuvent facilement contourner la censure en confiant leur correspondance aux permissionnaires qui postent les lettres civilement. « Hier soir, je t'avais fait une lettre que j'ai donné à un permissionnaire qui descendait à la gare de Bressuire, il doit la timbrer...³⁰. »

Au fil des mois, le gouvernement, conscient du peu d'efficacité de la censure, renforce le contrôle postal.

« J'ai été très étonné d'apprendre par ta lettre que les autorités militaires avaient ouvert ma lettre dont tu me faisais réponse. Il est vrai que plusieurs camarades ont été prévenus par leur famille que leurs lettres avaient été vues. Ils doivent en voir parfois qui sont bien démoralisantes au point que nous sommes en sommes (sic). Tu croyais même qu'ils avaient gardé la carte que j'avais oublié de te mettre dans l'enveloppe. Un de mes amis, envoyait une vue de la contrée, ils l'ont confisquée et mis une feuille de papier en couvrant quelques mots. Ils auront beau faire, ils n'empêcheront jamais de révéler beaucoup de petites choses. Ce n'est pas de là que l'espionnage se fait³¹ », confie Jean.

²⁹Lettre du jeudi 6 mars 1916.

³⁰ Lettre du 19 février 1916.

³¹ Lettre du jeudi 19 octobre 1916.

« Georges m’a écrit aussi hier soir, il m’en a dit bien long. Il ne sera pas compromis dans ses lettres comme quelques-uns de mon régiment qui ont remarqué où ils sont, c’est de la prison à chaque fois que la lettre est décachetée. Cela ne vous intéresse pas beaucoup et cela évite d’être punis. Georges ne m’a jamais dit où il était...³². »

Ainsi, les autorités sanctionnent les insoumis qui refusent de se plier aux consignes, ils sont passibles de prison, de report de permission. Mais là encore, la situation varie selon les régiments, leur emplacement. Certains officiers, faute de temps et bien conscients de l’importance vitale des lettres pour le moral des hommes, se révèlent plus ou moins complaisants.

Au 314^e régiment de réserve, Jean se plaint souvent de l’irrégularité du courrier mais peu de la censure. Ce n’est qu’en 1918, alors que se prépare la contre-offensive générale, que les autorités militaires se montrent intransigeantes et imposent même l’arrêt complet de la correspondance les jours précédant l’attaque.

La solidarité, l’esprit de corps

La correspondance de Jean est un bon témoignage de ce que l’on appelle l’esprit de corps qui animait les soldats. Il est évident qu’à la question que posait l’historien Jean-Baptiste Duroselle, en 1994, comment ont-ils fait pour tenir³³ ?, on a là un des éléments de réponse.

Le recrutement des hommes au moment de la mobilisation est régional. Jean comme tous ses camarades réservistes de Boismé, Chiché et des environs se rejoignent à Parthenay pour être incorporés dans le même régiment, le 314^e R.I.³⁴. Même si les hommes, une fois mobilisés, n’ont pas tous pris la même direction, en fonction des combats et de leurs unités, certains avaient l’occasion de se retrouver. Jean signale souvent « Depuis deux jours, j’ai vu tous les copains de Chiché, ils vont bien³⁵. » « Je vois souvent plusieurs

³² Lettre du 11 octobre 1915.

³³ Jean-Baptiste DUROSELLE, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918*, Paris, Perrin, 1994.

³⁴ L’historique du 314^e R.I., publié par les imprimeries Chaboussant de Saint-Maixent, a été numérisé par M. Joël HURET – <http://www.pages14-18.com>.

³⁵ Lettre du 16 septembre 1914.



Carte-lettre envoyée par Jean GALLARD
(non datée)

camarades des Deux-Sèvres, ça fait plaisir³⁶. » Suit en général l'énumération des noms, Marcelin MOREAU, Henri GOYEAU, Marcelin RAIMBEAU, Joseph ALBERTEAU, Antonin, Raoul, Alphonse, Amedée... C'est une façon de signaler qu'ils sont en vie, de rassurer ceux de l'arrière. Lors des rencontres, on n'oublie pas de trinquer en causant du pays, en échangeant les dernières nouvelles reçues par les uns et les autres.

De cette appartenance géographique on en tire même quelques petits profits : « J'ai vu plusieurs copains de la contrée ; j'ai vu.../... Alphonse PINEAU le frère de Camille de Bressuire. C'est lui qui faisait la distribution de pain. Il m'a même donné une boule de pain de rabiote...³⁷. » Grâce à Hilaire DEBOEUF de Chiché³⁸, Jean

essayera d'intégrer des unités moins exposées, comme téléphoniste, mais sans succès.

Si ces liens géographiques créent des solidarités, *des petites patries*³⁹, la même origine socio-professionnelle rassure et opère également des rapprochements. « Malgré tout, je suis très bien à l'escouade, comme camarades, c'est que des campagnards comme moi depuis bientôt huit mois que nous sommes ensemble, nous sommes comme des frères. Nous avons un vieux de 42 ans. Il y a qu'un mois qu'il est avec nous, qui est très gai. Il nous

³⁶ Lettre du 12 novembre 1914.

³⁷ Lettre du 24 octobre 1914.

³⁸ Lettre du 27 décembre 1917.

³⁹ Expression empruntée au titre du livre *L'école républicaine et les petites patries*, de Jean-François CHANET – Ed. Aubier, 1996.

chante de jolis couplets. Hier soir, il nous a poussé deux chansons devant notre lieutenant. C'était épatant⁴⁰. »

Les liens qui se tissent deviennent très forts au sein de l'escouade⁴¹ qui apparait comme une famille de substitution. A vivre dans la plus grande promiscuité jour et nuit, cette poignée d'hommes partage tout : on rit, on s'amuse : « Tout à l'heure nous venons de nous faire photographier, onze camarades et moi. J'ignore si je serai bien pris vu que nous étions tous parti à rigoler. La femme chez qui l'on mange a mis un bonnet sur la tête du photographe, on ne pouvait pas se retenir⁴². »

On partage les bons moments mais aussi les mauvais, les coups durs : « A l'heure où je t'écris un camarade vient me montrer ses ennuis par une lettre anonyme qu'il a reçue au sujet de la conduite de sa femme. Je plains beaucoup ce malheureux. Je crois d'après sa lettre, surtout qu'il ne sait ni lire ni écrire que sa femme est très honnête. C'est une méchante personne qui veut la désunion dans leur ménage⁴³. »

Avec l'aide des copains, les moments de tristesse passent plus facilement comme au retour de permission : « Je viens t'annoncer que je suis arrivé à ma compagnie de ce tantôt. Je vais me reposer ce soir pour monter demain soir, il y aura sans doute pas d'ennuis. Je ne suis pas trop fatigué mais j'ai bien le cafard malgré que je suis heureux de revoir mes camarades⁴⁴. » « J'ai été longtemps avec le camarade Joseph ALBERTEAU. Nous nous étions pas vu depuis longtemps, il a très bonne mine. Il devait rentrer à la 20^e mais il est resté à la pièce de mitrailleuse. Nous avons passé la nuit ensemble tout près l'un de l'autre⁴⁵. »

On partage aussi le contenu des colis envoyés par les familles : « J'ai encore du beurre de reste et deux fromages du dernier colis.../... si maman m'en envoie un aussi, les copains seront obligés de m'aider⁴⁶. » « Tu me dis

⁴⁰ Lettre du 26 mars 1915.

⁴¹ Une escouade, commandée par un caporal, correspond à la plus petite fraction d'une compagnie (environ une quinzaine de soldats).

⁴² Lettre 25 mai 1916.

⁴³ Lettre du samedi 28 juillet 1917.

⁴⁴ Lettre du 10 juillet 1917.

⁴⁵ Lettre du jeudi 2 décembre 1915.

⁴⁶ Lettre du 27 mars 1915.

que tu m'as envoyé un petit colis contenant du fromage, du beurre, une boîte de sardine mais celle que j'ai reçue avant-hier, je l'ai donné à un copain⁴⁷. »

On perçoit au travers de tous ces exemples l'importance de ces formes de fraternité combattante. A ce soutien moral s'ajoute le contact physique. Il n'est pas uniquement la conséquence de la promiscuité dans les tranchées mais aussi un moyen de se rassurer. Serrés les uns contre les autres dans la boue des tranchées, ils espèrent dans une chaleur fraternelle. On se fait même des serments si on s'en sort vivant : « D. LACROIX, mon camarade de lit ... veut aller faire son voyage à Lourdes avec moi si nous avons le bonheur de retourner⁴⁸. »

Même en cas d'absence, les relations sont marquées par des intentions solidaires. On garde les lettres, les colis de Jean pour lui transmettre à son retour. Ses copains lui ont même conservé sa part du trophée : un morceau de dirigeable allemand abattu près du village où la troupe cantonnait⁴⁹.

La solidarité s'exerce également vis-à-vis des familles des mobilisés. Aucun permissionnaire ne rentrera au pays sans rendre visite à la famille de son camarade resté sur le front. « Aujourd'hui mon copain, le caporal Paul FORESTIER part en permission, il m'a promis d'aller vous voir pour vous donner quelques détails sur la vie », et il rajoute : « Pour la visite du caporal FORESTIER il ne faut pas trop lui parler sur la religion, ce n'est pas bien son idée, ce qui ne l'empêche pas d'être intelligent et bon camarade⁵⁰. Jean n'oublie pas de rendre la « *revanche* » lors de ses permissions, c'est l'occasion de transmettre les lettres qui échappent ainsi à la censure et d'apporter les colis préparés par les familles, aux copains.

Au cours de la guerre, les pertes militaires obligent à des restructurations et des brassages d'hommes ; des compagnies, des régiments fusionnent. Ces changements sont toujours vécus comme des épreuves, des déchirements, même un abandon : « C'est pour ce soir. Le 314^e a fermé un dépôt, le surplus qu'il y avait dans les compagnies est versé au dépôt pour

⁴⁷ Lettre du 25 mai 1915.

⁴⁸ Lettre du 3 juillet 1915.

⁴⁹ Lettre 31 octobre 1917.

⁵⁰ Lettre du jeudi 22 juillet 1915.

renforcer en cas de besoin. Il y en a beaucoup qui ne sont pas content car laisser les camarades c'est dur...⁵¹. »

« Mon petit caporal était très fâché de mon départ ainsi que ceux de mon escouade⁵². » « Nous avons été tout attristés de laisser la moitié de la compagnie, les pauvres camarades pleuraient de nous voir partir⁵³. »

Cependant, il ne faudrait pas faire de ces beaux sentiments de fraternité, d'esprit de corps, un poncif. La misère endurée n'empêche pas Jean de montrer de l'animosité, de la jalousie envers certains :

« Tu me dis que tu as vu un camarade de Bressuire. Je me doute que c'est un GALLARD comme moi, nous avons été longtemps à la même compagnie. Pour ce qu'il t'a dit que nous ne serons pas relevés de notre secteur, il n'est pas prophète. Nous ne serons pas prévenus à l'avance, nous serons plus sûrs de retourner à Verdun que d'aller dans le Nord ou la Somme⁵⁴. » Souvent Augustine a eu vent par ses voisines d'informations transmises par leur mari mobilisé. Pour Jean, la plupart ne sont que des rumeurs et leurs pourvoyeurs des manipulateurs ou du moins des crédules car les soldats sont toujours maintenus dans un parfait état d'ignorance.

Dès qu'on sort du cercle de l'escouade, l'esprit de corps s'atténue, ressurgit alors l'esprit de clocher, comme le montrent ces réflexions sur les gens du sud. Jean écrit : « Tu me dis que d'après Joseph, les nouvelles de la guerre sont bonnes, ils ont fait une attaque, les Boches ont été repoussés par les troupes du Poitou mais un régiment de Montpellier a reçu (*illisible*) ce qui a fait prendre la tuile aux régiments de notre corps d'armée⁵⁵. »

« Elle t'a annoncé de nouveaux décès, pauvre pays du Poitou, qu'il est éprouvé vu qu'il est bien peuplé, on en profite comme de la Bretagne... malheur aux courageux. Ce n'est pas dans le midi qu'ils trouvent ces gens-là. C'est pourquoi qu'ils les ont mis à travers les autres⁵⁶. »

⁵¹ Lettre du 9 décembre 1914.

⁵² Lettre du 25 février 1915.

⁵³ Lettre du 1^{er} juillet 1916.

⁵⁴ Lettre du 15 septembre 1916.

⁵⁵ Lettre du 21 mai 1915.

⁵⁶ Lettre du 23 Juillet 1917.

Si Jean exprime ce type de préjugés, il ne manifeste pas ouvertement de propos racistes dans ses lettres. Il fait peu allusion aux troupes coloniales. Lorsqu'il les croise, ses remarques évoquent plus les relations conflictuelles entre civils et coloniaux : « Ce matin je viens de faire la lessive. Impossible de trouver une femme qui veut laver, voilà deux mois qu'elles n'ont pas lavé, les troupes noires se lavaient dans l'eau du lavoir, donc elles ont beaucoup de linge sale. » « Les habitants du village de Charmont, le patelin est assez gros, étaient fatigués de ces sauvages qui payaient et brisaient tout. Le civil nous surveille de près, il se méfie de nous vu qu'ils ont été trompés⁵⁷. »

A la soupe...

« Je veux te dire deux mots de notre ravitaillement. Il est bien minime, du vin, trois quarts, le pain, c'est du véritable pain de recoupe, un peu de pommes de terre en salade ou des haricots froids, un bout de viande froide. Ceux qui ne reçoivent rien de chez eux, c'est une véritable crève⁵⁸. »



La cuisine des soldats – *carte postale – Coll. privée.*

⁵⁷ Lettres du samedi 19 février 1916.

⁵⁸ Lettre du 18 juin 1917.

A l'instar du courrier, la nourriture joue un rôle prépondérant aux armées. L'énorme quantité de denrées nécessaire et l'organisation mise en place pour répondre aux besoins de millions d'hommes en campagne représentent une entreprise colossale⁵⁹ qui n'est pas sans défaillance comme le prouve le témoignage de Jean. Mais là encore, suivant l'époque, les positions des régiments, les situations diffèrent.

La roulante

Les soldats, dans les tranchées, sont ravitaillés par « les roulantes », des cuisines mobiles équipées d'une chaudière, montées sur roues, permettant de distribuer des aliments chauds⁶⁰. Cependant en raison du terrain et des risques de bombardements, les « roulantes » ont parfois bien des difficultés à s'approcher au plus près des hommes : « la nourriture c'est moyen car nous sommes loin des cuisines et la soupe froide⁶¹ en route⁶² », signale Jean. Il n'apprécie pas non plus la corvée car il lui faut faire parfois jusqu'à 5 km pour transporter tout le « fourbi » et amener la nourriture aux hommes.

La nourriture est peu variée : de la viande augmentée de pommes de terre mais « toujours de la viande, on finit par sans déguster⁶³. » « Je suis tellement fatigué de leur viande, surtout depuis quelques temps que nous ne touchons plus de légumes, c'est fatigant⁶⁴. »

Les animaux les plus consommés sont le cochon, le mouton et surtout le bœuf. « En ce moment, nous touchons beaucoup de viande de cochon, le bétail diminue, c'est du lard salé en baril et beaucoup de bœuf venant d'Australie. C'est de la belle viande, elle est glacée pour la consommation⁶⁵. » Le gouvernement doit importer 20 000 tonnes de viande congelée par mois⁶⁶,

⁵⁹ Voir le site : <http://guy.joly1.free> – Le ravitaillement d'une armée. Pour ravitailler une seule de nos armées, il faut, chaque jour, 200 wagons qui transportent un million et demi de kilos de denrées alimentaires.

⁶⁰ La généralisation des roulantes est effective seulement en 1915.

⁶¹ Alors que Jean se plaint de manger froid, Augustine n'hésite pas à lui envoyer un petit réchaud qui l'embarrasse bien car en première ligne il est interdit d'allumer du feu qui pourrait signaler les positions à l'ennemi.

⁶² Lettre du 18 décembre 1914.

⁶³ Lettre du 5 mai 1915.

⁶⁴ Lettre du 1^{er} janvier 1915.

⁶⁵ Lettre du 21 mars 1915.

⁶⁶ *Histoire de la France rurale*, tome 4, p. 45, sq.

le pays étant incapable de couvrir les besoins militaires malgré les réquisitions des ressources nationales. C'est une découverte pour Jean car, avant la guerre, la France ne disposait d'aucune industrie frigorifique et on ne connaît pas ce mode de conservation.

Lorsque les hommes se déplacent ou que les combats empêchent le ravitaillement, l'armée fournit des réserves de nourriture sous forme de viande en conserve, « du singe », du pain et des biscuits qu'ils emportent dans leur musette.

Cette alimentation essentiellement carnée pose des soucis de santé à Jean comme à bien d'autres soldats. « Depuis deux jours, je me suis privé de manger, j'avais pourtant appétit. J'ai été hier à la visite, le major m'a donné une purge pour l'estomac, j'étais embarrassé et m'a conseillé de me priver de manger⁶⁷. » En juillet, il éprouve toujours les mêmes embarras qu'au printemps : « Je vais peut-être aller à la visite sous peu pour demander une purge, c'est par suite de nourriture, à manger toujours de la viande, on est constipé⁶⁸. » Le conditionnement en boîte métallique donne un goût particulier de fer aux aliments que ce soit de la viande ou des sardines par exemple. Jean en est dégoûté et « ne peut plus en voir tellement nous en avons mangé pendant cette guerre⁶⁹. » Il apprécie néanmoins lorsqu'elles sont crues ce qui est exceptionnel : « Cette nuit, nous avons eu un peu de gelée blanche, ce matin j'en profite pour me chauffer avec les cuisiniers. Nous avons fait griller des sardines que nous avons mangées avec un peu de beurre. Elles étaient bonnes et surtout ça change plutôt que toujours de la viande⁷⁰. »

Jean se plaint également fréquemment du manque de légumes frais. Les pommes de terre, parfois gelées l'hiver, finissent par lasser. Il y a bien la soupe qui se prépare en grande quantité mais elle réutilise tous les restes et ne doit pas être fameuse non plus. Elle peut être servie très tôt le matin. Jean signale plusieurs fois qu'elle est prête dès 5 ou 6 heures et distribuée jusqu'à quatre fois par jour avec le jus (le café). Mais il est évident qu'en fonction des

⁶⁷ Lettre du 29 mars 1916.

⁶⁸ Lettre du 8 juillet 1916.

⁶⁹ Lettre du 25 mai 1915.

⁷⁰ Lettre du 21 mars 1915.

tours de garde, des différents travaux, des positions, les horaires fixes n'existent pas à la guerre pour les repas.

L'arrière-front

Pendant les périodes de repos à l'arrière des premières lignes, la situation est tout à fait différente. Suivant leurs lieux de cantonnement, les soldats plus autonomes peuvent se ravitailler dans les fermes, auprès des civils. En novembre 1916, Jean note : « nous faisons des crêpes. On va chercher d'un côté et de l'autre, nous avons trouvé ce qu'il nous fallait⁷¹. »

Ceux qui en ont les moyens améliorent leur ordinaire en achetant de la nourriture aux commerçants locaux. Certains villages sont plus agréables que d'autres à ce point de vue mais l'inflation est partout. « Ce que nous avons trouvé facilement, c'est de la salade à bon marché. C'est toujours l'assaisonnement qui revient le plus cher. Quand on veut quelques choses, il faut y mettre largement le prix⁷². »

Le système « D », comme débrouille, fonctionne bien également : « Dans une demi-heure, nous allons manger la soupe, ce soir une bonne salade avec une soupe aux haricots verts que nous avons achetés à des soldats de position qui sont toujours à la même place. Ils ont un bon jardin. Nous avons aussi fait cuire des prunes à l'eau, des mirabelles blanches. Malgré que nous n'avons pas de sucre, elles sont très bonnes. Jusque-là elles n'étaient pas trop mûres mais maintenant, elles sont parfaites. Dans un bon secteur, on peut ainsi y faire la guerre en douce, tout est à nous, jardin, comme maison⁷³. » Dans les zones abandonnées des civils, les gradés ferment les yeux sur ce genre de chapardage qui améliore l'ordinaire des hommes. En bon paysan, Jean exploite aussi les ressources de la nature dès qu'il le peut : « Hier à l'après-midi, j'ai été ramassé des pissenlits pour faire de la salade, nous en avons mangé déjà deux fois⁷⁴. » Il fait la même chose à la saison des champignons, alors qu'il est stationné dans la forêt de Facq, très giboyeuse. Jean aperçoit parfois des lièvres, perdrix et même du gros gibier : « Ce matin la compagnie a abattu un sanglier en avant de nos lignes. Il y en avait trois, il s'en est échappé deux. Celui qu'ils ont tué pesait environ 100 Kg, c'était le

⁷¹ Lettre du 22 novembre 1916.

⁷² Lettre du 17 juillet 1917.

⁷³ Lettre du 15 août 1917.

⁷⁴ Lettre du 12 avril 1915.

plus petit⁷⁵. » On peut supposer que la bête est venue améliorer grandement le menu !

Dès qu'ils en ont la possibilité, les hommes s'offrent les services très appréciés d'une cuisinière : « Nous sommes chez une brave femme qui nous a fait la cuisine hier soir. Nous arrivions presque à la nuit et pas grand chose à manger. Nous avons acheté du cochon dans une charcuterie, un camarade avait du beurre, notre hospitalière nous a fait cuire le tout avec ce que nous avons touchés de la cuisine roulante⁷⁶. » « Nous sommes plus loin des lignes, la nuit est à nous, on peut se reposer. Ce qu'il y a que l'on dépense un peu plus mais nous n'avons que la cuisine à aller chercher. C'est une femme qui fait le petite tripot, nous lui donnons quelques sous, elle nous prépare la salade à chaque repas⁷⁷. » Jean reconnaît que « la cuisine faite par les femmes comparée à celle de la roulante est plus propre⁷⁸. » Et quand ce sont les soldats qui s'improvisent cuisiniers, c'est un désastre : « De la nourriture il y en a suffisamment mais ça ne varie pas. Depuis le premier jour, purée de pommes de terre, pendant nos 8 jours nous aurons la même chose, nous sommes détachés de la compagnie au lieu que ça soit la roulante qui nous fait la cuisine, ce sont des soldats. C'est-il (*sic*) qu'ils n'ont pas ce qu'il faut ou de la négligence principalement leur cuisine est presque immangeable, c'est fâcheux, surtout que nous n'avons pas bon appétit.../... Ce n'est pourtant pas que les plats manquent. Ce matin, soupe purée de pommes, choux fleur avec bœuf à la vinaigrette, cochon rôti en conserve, café, eau de vie. C'est bien fâcheux que ça soit gâché ainsi⁷⁹. »

D'après la correspondance de Jean, les jours de fêtes comme Noël ne semblent pas faire l'objet d'extra, sauf le 25 décembre 1915 où les hommes ont « touché une oie pour dix⁸⁰ » puis pour le premier de l'an, « nous sortons de diner, nous avons eu un peu de dessert, quelque pommes ainsi que deux bouteilles de champagnisé pour 8 hommes de notre escouade ainsi que chacun un cigare⁸¹. » Cela ne s'est jamais reproduit !

⁷⁵ Lettre du 28 mai 1915.

⁷⁶ Lettre du 11 février 1916.

⁷⁷ Lettre du 24 mai 1916.

⁷⁸ Lettre du 14 janvier 1915.

⁷⁹ Lettre du 22 janvier 1916.

⁸⁰ Lettre du 25 décembre 1915.

⁸¹ Lettre du 1^{er} janvier 1916.

Il est évident qu'en fonction des époques et de l'emplacement sur le front, les situations varient.

En 1917, Jean se fait l'écho d'une situation qui devient de jour en jour plus catastrophique : « Si tu as occasion de m'en envoyer (un colis) un nouveau, l'ordinaire diminue de jour en jour ainsi que la ration de pain. Les commandants de compagnie seront obligés d'en acheter, sans cela les hommes n'y tiendront pas⁸². »

« Il me semble que ça ne peut pas passer l'année ainsi, ils ne pourront plus nous ravitailler. Plus ça va et moins l'on touche. C'est même extraordinaire que 200 hommes puissent vivre de si peu. Tous ces jours que nous marchons, on mangeait à 11h, c'était terrible pour celui qui n'avait pas le sous et rien de chez lui, à marcher pendant 6 h sans rien manger, un simple quart de jus⁸³. »

« S'il faut encore continuer l'hiver prochain, beaucoup de nous vont succomber surtout que la nourriture est si maigre. A part quelques conserves, nous n'avons que le pain suffisamment⁸⁴. »

« Quand j'ai vu le diner ? Ce matin, je n'avais plus envie de manger, pommes de terre froides avec du beurre, haricots verts mais presque mûrs, c'était de la paille, la viande est infecte, quand les mouches ne se sont pas baladées dessus⁸⁵. »

Même le pain qui jusque-là n'avait jamais fait défaut devient immangeable, « un pain noir comme de la terre⁸⁶ », amer.

Près des zones de combats, les civils ne semblent pas mieux lotis, à cette même époque surtout dans le Nord, « Il faut voir cela pour le croire. A chaque repas, les femmes viennent réclamer un peu de pain aux soldats. Ce qu'il faut voir après quatre ans de guerre⁸⁷. »

⁸² Lettre du 4 avril 1917.

⁸³ Lettre du 13 avril 1917.

⁸⁴ Lettre du 20 juin 1917.

⁸⁵ Lettre du 12 juillet 1917.

⁸⁶ Lettre du 3 février 1918.

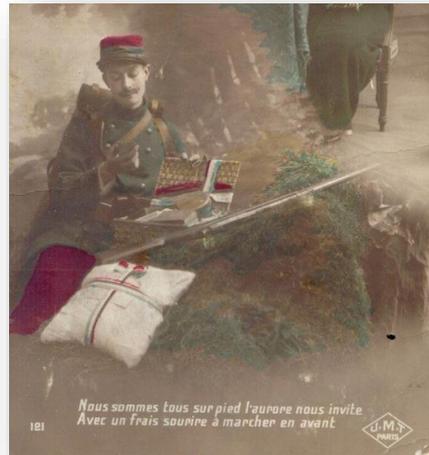
⁸⁷ Lettre du 3 avril 1918.

Les colis familiaux

Il est évident que les colis⁸⁸ envoyés par les familles pallient le ravitaillement aléatoire de l'armée. Jean dispose ainsi de réserves grâce aux paquets envoyés régulièrement par Augustine mais aussi par ses parents ou beaux-parents, par ses sœurs. Ces envois sont plus que de la nourriture, ce sont aussi des marques d'affection. Ils représentent certainement un sacrifice mais c'est aussi le seul appui matériel que la famille offre à Jean avec de temps à autre un billet de 5 francs que ses parents lui glissent dans une lettre. Augustine quant à elle lui envoie régulièrement de l'argent, le plus souvent par mandat.

Jean apprécie « les petits combustibles » qu'il découvre dans ses colis et qui lui rappellent le bon goût du foyer. Ils lui permettent de rompre la monotonie et de manger à sa faim. Officiellement les liquides, les denrées périssables sont interdits par la réglementation postale mais les postiers ferment les yeux du moment que l'emballage permet de supporter le voyage. Ils savent bien que les colis, indissociables des lettres, sont indispensables pour tenir. « Le dernier contenait fromages, confiture, viande, œuf, goudron⁸⁹ et mon chapelet. Je ne manque pas de vivre en ce moment. J'ai encore du beurre de reste et deux fromages du dernier colis que tu m'as envoyé et une livre de celui de la Roche. Si maman m'en envoie un aussi, les copains seront obligés de m'aider. Tu pourras retarder pour m'envoyer le tien ainsi que le pâté⁹⁰. »

Pour chacun des colis reçus, Jean accuse réception à Augustine en décrivant son contenu. Les nombreuses manipulations, les transports et les



Carte postale, détail – Coll. privée

⁸⁸ En 1916, plus de 100 000 colis circulent par jour sur le territoire soit 75 millions échangés en un an. In article du Comité pour l'histoire de la poste « La ligne de vie, la ligne d'espoir : le colis postal durant les deux guerres mondiales », travail collectif (www. Laposte.fr).

⁸⁹ Voir chapitre sur la souffrance du corps p. 63.

⁹⁰ Lettre du 27 mars 1915.

conditions difficiles imposent des paquets solides ce qui n'est pas toujours le cas : « Hier soir, j'ai reçu mon petit colis contenant des cerises. Elles n'étaient pas trop écrasées, c'est un miracle avec la manœuvre qu'ils subissent en cours de route surtout pour venir par le ravitaillement. Quand j'ai été relevé de faction, je me suis couché à l'entrée de notre abri dans un escalier, on se roule dans la poussière de craie, voilà notre chambre à coucher. J'étais couché la tête sur mon colis sans le savoir. Je me suis aperçu que j'avais un colis sous ma tête en voulant le déplacer, j'ai vu les cerises qui se débinaient⁹¹. » La description du contenu est bien sûr un moyen de s'assurer que rien n'a été dérobé, ce qui pouvait arriver.

Dans l'ensemble, les colis arrivent en bon état, ils se composent avant tout de beurre, d'œufs crus et de fromage. Jean apprécie particulièrement le beurre qui lui permet de faire des « grillettes ». Selon la saison, Augustine y ajoute des fruits : pommes, poires, prunes, noix, châtaignes. Les œufs envoyés crus détériorent parfois le contenu, en se cassant. Jean reçoit souvent de la charcuterie : pot de pâté, grillon, andouilles, jambon, lard, saucisson surtout quand à la maison, la famille vient de « faire boucherie », c'est-à-dire tuer le cochon. Dans son désir de bien faire, Augustine ne semble pas prendre conscience de la complexité des itinéraires lorsqu'elle remet au facteur le colis qui sera déposé à la gare de Bressuire avant de rejoindre la zone du front. L'été, les paquets supportent mal le voyage : « ... tu cesseras de m'envoyer des colis avec cette chaleur, ils sont à moitié gâtés quand nous les recevons. Quand j'en voudrais, je te préviendrais et tu m'enverras de tout petit comme celui d'hier que j'ai reçu par la poste donc cela m'en fait deux ensemble⁹². »

Lors des fêtes religieuses ou de famille, Augustine met de côté la part de Jean pour lui envoyer, il profite ainsi d'un pâté de Pâques, de pâtisseries pour le Carnaval, pour sa fête le 24 juin⁹³ ou encore des dragées du baptême de Jeanne⁹⁴. Bien que le chocolat fasse partie des vivres de réserve distribuées aux soldats, Augustine lui glisse une tablette de temps à autre ou des pastilles de réglisse, un pot de confiture. Aux sucreries, Jean semble davantage préférer la charcuterie, le beurre et surtout les fromages qu'il dispute aux rats au début de l'année 1918 : « Hier soir, tu m'avais annoncé un petit colis. Je

⁹¹ Lettre du 6 juin 1917.

⁹² Lettre du 25 mai 1915.

⁹³ Lettre du 6 juillet 1916.

⁹⁴ Lettre du 6 janvier 1915.

l'ai reçu en même temps que ma lettre. Il était en bon état mais comme nos abris possèdent beaucoup de rats, cette nuit, ils ont coupés ma musette, mangé les cinq fromages. Le beurre a été respecté⁹⁵. »

Le pinard et la gnole

Malgré l'interdiction, Jean a reçu plusieurs fois des colis contenant des liquides comme par exemple en décembre 1915 : « Hier soir, j'ai défait le colis que j'avais reçu de la Roche, il y avait une bouteille de vin breton, une bouteille d'eau de vie, fromage, beurre, saucisson le tout en très bon état. Le



La distribution de vin sans date

Document extrait de l'article de Amancio Tenaguillo y Cortàzar

« le vin sur la scène de l'histoire : 14/18 »

<http://www.cepdivin.org/>

vin était parfait, nous l'avons bu en famille cette nuit à la tranchée. Nous étions huit, ce qu'il y a d'embêtant d'envoyer du vin, c'est que très souvent les colis sont détériorés, les bouteilles cassées. Vaut mieux rien envoyer comme liquide⁹⁶. »

La généreuse distribution de vin et d'alcools forts à la guerre est un lieu commun qui a fait l'objet de nombreux témoignages de poilus. Pourtant Jean n'a jamais signalé, dans ses lettres, de distributions d'eau de vie juste avant les attaques comme il est couramment admis, peut-être par réserve. Par contre, l'abus de boissons alcoolisées chez les soldats se retrouve évoqué dans plusieurs de ses lettres : « Il y en aura qui seront devenu alcoolique après la guerre ». « Le soldat n'est pas raisonnable, les hommes sont démoralisés depuis 20 mois, voir pas de fin donc ils se livrent à boire. Je bois un coup moi aussi mais à ma soif sans me faire de mal. Je me soigne mais jamais aucun

⁹⁵ Lettre du 25 janvier 1918.

⁹⁶ Lettre du 6 décembre 1915.

excès⁹⁷. » Jean fait partie de ces ruraux qui ont l'habitude des durs travaux dans les champs et pendant lesquels on consomme beaucoup de vin. A Boismé, on boit également du « vin de pommes⁹⁸ », du cidre. Jean semble bien apprécier la bière qu'il découvre en Lorraine. L'eau de vie le tente moins, il s'en sert plutôt pour se « frictionner la figure et les cheveux⁹⁹. »

Les soldats reçoivent un litre à deux litres de vin par jour, servi en vrac dans des seaux, « encore il en ai rabiote¹⁰⁰ », et de l'eau de vie, « un litre par escouade par jour¹⁰¹. » Par contre, selon le témoignage de Jean, l'armée ne distribue pas d'eau potable, aux soldats de se débrouiller : « C'est pour boire que c'est plus dur. Nous avons une bonne source qui alimentée avec quelques barriques qui viennent du patelin, on fait bouillir cette eau avec du marc de café, on boit cela froid, ça désaltère¹⁰². »

Dans plusieurs lettres, il évoque ses difficultés pour se désaltérer : « J'ai commencé à boire du vin nouveau hier soir, nous sommes autour des vignes en mauvais état, nous avons ramassé du raisin que nous avons pressé dans un mouchoir, il est épais mais c'était naturel, vu que la ration de vin a beaucoup diminué, nous en touchons deux petits quarts, c'est facile de boire tout au même repas et vu que l'eau n'est pas potable, les puits sont contaminés¹⁰³. » « Nous avons fait encore 20 km bien chargés, manger à sec, fromages et conserves¹⁰⁴. » « Nous avons eu de dures journées au sujet de la nourriture. Hier on a fait nos deux repas sans boire. Comme nous étions dans les tranchées c'était difficile d'aller chercher de l'eau heureusement que les obus portaient toutes (sic) à côté de nous dans un petit bois¹⁰⁵. »

Dans les tranchées, en première ligne, les chefs ferment les yeux sur l'abus de l'alcool contre lequel ils ne cherchent pas à lutter. Ils savent bien que l'alcool trompe la fatigue, le froid, la faim, guérit la peur des hommes qui

⁹⁷ Lettre du 9 avril 1916.

⁹⁸ Lettre du 19 décembre 1917.

⁹⁹ Lettre du 10 mai 1917.

¹⁰⁰ Le vin, les alcools forts comme le tabac font l'objet de petits trafics rémunérateurs pour les combattants.

¹⁰¹ Lettre du 18 décembre 1914.

¹⁰² Lettre du 12 juin 1915.

¹⁰³ Lettre du 10 octobre 1915.

¹⁰⁴ Lettre du 14 avril 1916.

¹⁰⁵ Lettre du 22 août 1914.

doivent mener l'assaut¹⁰⁶. Il agit comme un dopant. Sinon, comment courir à la mort sans cela ?

A l'arrière la consommation excessive de boissons alcoolisées est davantage surveillée et sanctionnée : « ...notre lieutenant-colonel veut que les compagnies font l'exercice car il y a des soldats qui se sont cuités et c'est la façon de l'éviter, même c'est très défendu de se promener dans les rues sans être accompagné par un gradé sauf le soir. Nous avons une heure pour faire ses prévisions et prendre un verre avec des amis. Dans la journée à l'heure du repas on peut aller chercher un bidon de vin pour utiliser mais pas stationner au café...¹⁰⁷. » « Je suis dans une grande baraque en planches¹⁰⁸ où le soldat va se reposer, écrire, lire, jouer à toute sorte de jeux, piano etc... On préfère nous voir là qu'au cabaret à boire un verre de trop. Ils ne peuvent plus s'aider des hommes¹⁰⁹. » Il est évident que l'alcool

peut causer des disputes et des bagarres mais il permet aussi d'oublier et scelle les moments de convivialité. De nombreuses fois, Jean écrit à Augustine « étant au cabaret à boire une bière avec les amis¹¹⁰. » De toute façon, il était difficile de contrôler les soldats qui ont la possibilité d'acheter du vin, comme en témoigne Jean en arrivant en Champagne, dans un cantonnement : « Pour se ravitailler, c'est bien difficile surtout que le vin est très cher, 1,50 fr le rouge, 1,60 le blanc, la bière se vend à 55 centimes, la petite bouteille comme



Carte postale –

Document extrait de l'article de Amancio Tenaguillo y Cortázar « le vin sur la scène de l'histoire : 14/18 »

<http://www.cepdivin.org/>

¹⁰⁶ Il est couramment admis que l'alcool distribué par l'armée à forte odeur d'éther contenait de l'alcool à brûler et agissait comme une drogue.

¹⁰⁷ Lettre du 2 février 1915.

¹⁰⁸ Centre YMCA aménagé par les Américains (voir page 11).

¹⁰⁹ Lettre du 10 novembre 1917.

¹¹⁰ Lettre du 21 novembre 1917.

celle de par chez nous, tandis que dans la Meurthe-et-Moselle nous la payions 50 centimes le litre. On voit que nous approchons de la zone dangereuse et surtout, nous sommes dans un pays où la bière est rare¹¹¹. »

L'alcool fort circule également grâce « aux musettes des permissionnaires ». En effet, comme pour les lettres, ceux qui retournent en permission au pays se chargent de ramener des colis familiaux pour les copains, dans lesquels les familles ont glissé un cordial : « Ce matin, j'ai vu le camarade ROULLIER. Il est rentré de sa permission. Ce matin, j'ai ouvert le petit colis qu'il m'a apporté. J'ai vu deux fromages, mes chaussettes, une petite bouteille de gnole¹¹². »

La correspondance de Jean montre le lien vital que représente la famille dans l'approvisionnement des combattants, procurant un réconfort au milieu de cet enfer : « Ce matin je viens de recevoir des nouvelles par le caporal FORESTIER qui est rentré de permission de cette nuit. Ce matin il m'a remis le petit colis que tu lui avais donné. Nous nous sommes servis du beurre pour passer des pigeons qu'un camarade avait reçus de chez lui. Nous avons fait un bon repas ce tantôt¹¹³. »

Obéir, sans adhérer

Les lettres de Jean témoignent des relations entre simples soldats du rang comme lui et les gradés : sous-officiers et officiers. Cependant ses remarques révèlent toute la contradiction et la complexité de cet habitant du bocage au sein de la hiérarchie militaire. Il peut être indigné par l'attitude de certains chefs et au contraire compatir au décès de son « brave sergent¹¹⁴ » tué accidentellement en 1916 par l'explosion d'une grenade au cours d'un exercice. Ses propos révèlent un solide antimilitarisme mais c'est aussi un patriote, résigné, qui n'a « depuis le 13 août 1914, jamais été évacué, ni pour maladie, ni blessure¹¹⁵ », comme il le déclare au sous-préfet de Bressuire en 1917. L'enseignement catholique qu'il a reçu à l'école, l'emprise des propriétaires fonciers dans le bocage, lui ont inculqué la culture de

¹¹¹ Lettre du 10 mai 1917.

¹¹² Lettre du 28 décembre 1916.

¹¹³ Lettre du 6 août 1915.

¹¹⁴ Lettre du 15 juillet 1916.

¹¹⁵ Lettre du 16 mars 1917.

l'obéissance, le sens du devoir¹¹⁶ qu'il accepte. D'ailleurs, il désapprouve l'attitude de Moïse MOTARD : « Le bruit court que c'est sa femme qui lui a fait, sans doute qu'il va passer devant un conseil de guerre. Je sais ce que c'est que la guerre et je ne sais pas s'y j'échapperais aux dangers mais pour me faire du mal moi-même, il n'y a rien à faire, c'est assez du mal que l'on ne peut pas éviter¹¹⁷. »

Comme tous les soldats, Jean a soif de reconnaissance et de considération. Pourtant, il dédaigne les médailles comme les promotions par « horreur du métier¹¹⁸. » Il a pendant trois ans refusé de monter en grade : « tu es inquiète pour l'instruction que j'ai suivi pendant huit jours. Ce n'est pas pour passer caporal. J'ai trop de dédain du métier. Quand tu me verras gradé, il fera chaud¹¹⁹. » Ce n'est qu'en 1918 qu'il obtient une promotion, visiblement contre son gré : « Depuis deux jours, je peux te dire que j'en ai entendu dire par tous ceux qui me connaissent. Ils ont vu à la décision que j'étais nommé caporal. Ils m'ont rien passé. Je ne croyais pas qu'il y aurait eu des nominations sans quoi j'aurais essayé de me faire rayer des noms présentés...¹²⁰. »

Pourtant, évoquant ses supérieurs, les propos de Jean sont souvent flatteurs mais il s'agit d'officiers proches : « nous avons un bon chef de section qui nous laisse libre. Nous n'avons pas de mauvais gradés à la compagnie, officiers et sous-officiers¹²¹ », « ...nous avons de très bons officiers et même tous les gradés, le capitaine est un vrai père de famille sur tous les points de vue¹²². »

Comme pour tous les soldats, la nourriture et le ravitaillement sont essentiels et un bon chef doit s'en préoccuper pour assurer le bien-être matériel et moral de ses troupes : « depuis notre nouveau capitaine, nous trouvons un grand changement pour la nourriture. Nous sommes beaucoup mieux sur tous les points de vue, j'espère que ça continue, nous avons que

¹¹⁶ Lettre du 30 août 1914 : « tout ce qui m'ennuie, c'est d'être en campagne et que je serais si utile à la maison mais c'est le devoir ».

¹¹⁷ Lettre du 15 mai 1917.

¹¹⁸ Lettre du 27 décembre 1917.

¹¹⁹ Lettre du 30 mai 1916.

¹²⁰ Lettre du 1 février 1918.

¹²¹ Lettre du 7 février 1915.

¹²² Lettre du 23 juin 1916.

des louanges à lui faire¹²³. » « Hier soir, nous avons fait un bon petit repas, nous avons une oie pour 10 hommes environ. C'était notre caporal qui nous l'a cuisinée, elle était très bonne. Notre capitaine nous a demandé si nous en avions assez¹²⁴. »

Un chef proche de ses hommes, attentionné, qui vient les saluer, discuter avec eux, qui se soucie de leur santé, de leur famille, remporte toutes les adhésions et obtient la considération de ses hommes. Mais dès qu'une défaillance survient, c'en est fini de l'obéissance.

En 1917, Jean vitupère contre l'incompétence de son nouveau chef qui remplace son adjudant parti en permission : « c'est un gamin qui ne connaît rien, que nous faire chier. C'est un corse. Voilà trois jours qu'il est avec nous. J'en suis crevé de sa tête surtout que nous en avons assez de cette guerre, je ne peux plus rien encaisser de ce sale métier. Quand on voit un drôle pareil pour commander des hommes qui sont beaucoup plus initiés que lui dans tout¹²⁵. »

Il n'accepte pas non plus les différences de traitement au sein de l'armée. En 1915, il critique l'augmentation de la solde¹²⁶ des gradés, « un soldat est si peu à comparer avec un gradé¹²⁷. » Ce sentiment d'injustice est récurrent dans les lettres de Jean.

« Demain, ma compagnie va assister à la décoration d'une légion d'honneur au capitaine adjoint au commandant pour avoir maintenu le bataillon sous un violent bombardement à Verdun au mois de janvier et les hommes eux encaissaient les marmites encore. 250 Fr par an à ce lapin, voilà ce qui se passe à la guerre, c'est toujours la question de donner du pognon à pleine main à ces messieurs et nous, on repassera demain. C'est-y honteux l'armée, j'ai horreur de vivre à côté de tant d'indifférence. Nous sommes de bois, nous les humbles, malheureusement, nous nous voyons trop clair, faut pas s'y arrêter. C'est à chaque instant que nous voyons cela¹²⁸. »

¹²³ Lettre du 20 décembre 1915.

¹²⁴ Lettre du 26 décembre 1915.

¹²⁵ Lettre du 26 mars 1917.

¹²⁶ Lettres du 2 décembre 1914, 22 janvier 1915 et du 1^{er} février 1915.

¹²⁷ Lettre du 9 juillet 1915.

¹²⁸ Lettre du 2 août 1917.

Jean relate plusieurs faits qui viennent heurter son sentiment de soldat-citoyen. « L'année dernière aussitôt qu'il arrivait du linge soit l'adjutant, les sous-officiers choisissaient ce qu'il y avait de convenable et toi soldat couche dehors et réchauffe toi si tu peux. S'il y avait du feu, ces messieurs se mettaient auprès et le pauvre bougre qui arrivait tout gelé, couche toi et dort si tu peux, voilà comment le soldat a été traité. Cette année ce n'est pas la même chose on n'est pas tout à fait si patient. Inutile de t'en dire davantage¹²⁹. »

L'hiver 1916 lui donne encore l'occasion de fustiger le manque de courage de sa hiérarchie : « Nous avons une grande partie des officiers d'évacués à l'arrière pour raison de santé. Je n'en doute pas mais je trouve drôle que c'est que nos supérieurs et le soldat n'est pas malade. Heureusement que nous sommes forts¹³⁰. » « Voilà deux jours que je me repose, heureusement, sans cela j'aurais été obligé de tomber tout à fait et surtout que nous avons des majors qui ne reconnaissent que les officiers mais nous petits, faut guérir comme l'on peut¹³¹. » « ...soyons encore un mois à Verdun, nous n'aurons plus d'officiers, les blessés, les malades, les soit disant fatigués sont déjà nombreux. Les hommes sont bien portants d'après les majors mais eux se barrent. On les voit les courageux, les obus ne leur sont pas sains. Je n'insiste pas davantage¹³². »

Au fil du temps, Jean se montre de plus en plus contestataire voire rétif à la discipline. Les souffrances endurées pendant cette guerre qui n'en finit pas, ne font que renforcer son opinion : « Il est vrai qu'il faut s'attendre à rien comme plaisir dans ce métier, nous l'avons pourtant bien gagné pendant 40 jours à Verdun, sous les obus. C'est toujours la même chose, le soldat n'est pas souvent récompensé de son travail. Depuis que nous sommes rendus à Velle, nous n'avons pas été trop embêtés, nos gradés ont bien dû se rendre compte que nous étions fatigués... C'est toujours les plus hauts gradés qui ne savent pas ce que c'est que la misère, ils voudraient nous mener dur, il y a

¹²⁹ Lettre du 24 février 1916.

¹³⁰ Lettre du 26 mars 1916.

¹³¹ Lettre du 11 mars 1916.

¹³² Lettre du 1^{er} avril 1916.

plus rien à faire maintenant, l'homme bien pris fera encore sa tâche mais mal pris, on aura rien de lui. Je vais terminer par-là¹³³. »

Les combattants représentent une force face à des officiers supérieurs qui ne sont pas toujours à la hauteur. Les relations d'obéissance doivent s'établir sur la confiance et la justice sinon les tensions et les contestations enflent et peuvent facilement dégénérer dans un contexte aussi difficile. Les autorités en sont conscientes. La hantise de l'indiscipline et des contestations les oblige à établir une justice militaire. Plusieurs fois Jean est réquisitionné pour emmener des soldats devant un conseil de guerre pour y être jugés. A chaque fois, il leur trouve des circonstances atténuantes.

Les exercices, les marches, les séances de tir que Jean subit à l'arrière-front en rechignant contribuent également au maintien de la discipline. Le repos n'existe pas vraiment, il faut éviter que les hommes ne s'ennuient, sombrent dans l'alcoolisme, se rebiffent ou perdent tout simplement moral et énergie.

Jean, soldat du rang, condamne les officiers, surtout les plus hauts gradés, comme il oppose dans ces lettres les humbles aux riches, les paysans aux maîtres dans la vie civile, les ruraux aux ouvriers des villes et aux fonctionnaires. Il s'agit d'une réaction corporatiste contre les nantis, une attitude conservatrice qui, entre les deux guerres, donnera naissance aux non-conformismes des années 1930. Jean, était-il influencé par le mouvement de l'agrarisme¹³⁴ ? Il est instruit, lit les journaux au front et commente dans ces lettres les nouvelles de la guerre. Certaines de ses remarques anti démocratiques sont sans ambiguïté : « C'est la paix qu'il nous faut, c'est la révolution qu'il nous faut soit d'un côté ou l'autre¹³⁵. » « Il faut se dire une chose que la guerre aura une fin, peut-être terrible sans doute, une révolution qui fera terminer tout, on peut s'y attendre¹³⁶. » « Nous les esclaves de cette furie qui sommes les grugés que par le riche, c'est à lui qu'il faudra faire la guerre, c'est eux qui nous tiennent dans la souffrance mais que ceux qui en reviendront vengent ceux qui seront tombés dans cette guerre. Je crois que ça

¹³³ Lettre du 16 avril 1916.

¹³⁴ Le mouvement agrarien né au XIX^e siècle, était un mouvement réactionnaire de défense des campagnes face à la ville.

¹³⁵ Lettre du 19 août 1916.

¹³⁶ Lettres du 2 février 1917.

ne va pas nulle part. D'après des permissionnaires, il y a beaucoup d'émeutes dans les villes surtout dans les milieux ouvriers¹³⁷. »

Ces remarques n'apparaissent vraiment qu'à partir de 1916 mais dès le début du conflit il s'oppose aux emprunts de guerre et interdit à Augustine de verser le moindre argent à l'Etat. A chaque nouvel emprunt, il renouvelle ses interdictions, persuadé que les difficultés financières entraineront le désordre et la fin de la guerre. « Si parfois tu connais quelqu'un qui voudrait prêter leur argent pour la fameuse défense nationale, fait ton possible pour les détourner. Si c'est de la famille, je ne donnerai pas un sou pour la prolonger une minute¹³⁸. » « A propos de nouvel emprunt, tu as reçu plusieurs propectusse (*sic*) faisant une conquête acharnée comme réclame. Nous avons vu trop clair malgré que le plus louche nous est caché. Que veut-on de nous, où va-t-on dans cette guerre. C'est bien simple, c'est un coup d'Etat pour mettre fin à toutes nos misères que l'avenir est sombre pour nous les humbles pendant que d'autres auront emplis leurs poches¹³⁹. »

Par contre l'idée de révolte des soldats le gêne lorsqu'Augustine l'évoque dans son courrier : « Tu me dis que si la guerre ne finit pas bientôt, que les soldats se révolteront. Cela serait mauvais, la France en ai pas la cause, il faut espérer que ça finira plus tôt que l'on croit¹⁴⁰. » Il ne mentionne pas non plus les mutineries et les mouvements de contestation collective d'avril et mai 1917 mais, appartenant à un régiment de réserve, Jean et ses camarades sont moins exposés que les régiments d'active et donc moins sensibles à la contestation organisée.

Comment interpréter le comportement de Jean : antimilitariste, contestataire, révolutionnaire, contre l'Etat, mais aussi patriote, profondément religieux ; Jean est tout à la fois. Cette attitude complexe, multidimensionnelle¹⁴¹, révèle-t-elle une nature opportuniste ou une réelle conscience politique, lié au mouvement agrarien ?

¹³⁷ Lettres du 11 juin 1917.

¹³⁸ Lettre du 1^{er} décembre 1915.

¹³⁹ Lettre du 8 décembre 1917.

¹⁴⁰ Lettre du 6 février 1915.

¹⁴¹ « Penser la Grande Guerre avec ou sans Jules Maurin », par Frédéric ROUSSEAU in www.CRID1418.org.

Un homme de foi

Il n'est pas étonnant de trouver la trace d'une ferveur très vive en la religion catholique dans la correspondance de Jean et d'Augustine, originaires tous deux du bocage « et élevés dans ces croyances¹⁴². »

Ils semblent y puiser leur force et leur espérance. « Tout en faisant ma lettre, j'entends les cloches du patelin qui sonnent la messe. Ceci me rappelle bien du passé mais malheureusement, nous en sommes privés pendant le période. C'est en Lorraine comme chez nous, la population est très religieuse. Il y a très peu d'hommes certainement car ils sont presque tous mobilisés. Dans ces contrées, tous les villages ont leur église pas loin l'un de l'autre. Espérons que toutes prières et demandes seront exaucées un jour. Le Bon Dieu le peut. Vivement une fin glorieuse et le retour¹⁴³. »

Jean pratique sa foi dans les conditions matérielles parfois difficiles, surtout en première ligne. La ferveur des régiments de l'ouest les amène à improviser des espaces pour retrouver un semblant de vie religieuse « normale ».

Alors qu'il est dans la forêt de Facq, en juillet 1915 en Lorraine, Jean assiste à la messe dans une église faite de branchages. La guerre se joue du calendrier liturgique et lorsqu'Augustine s'inquiète de savoir s'il a fait ses Pâques, il lui répond : « Je ne demande pas mieux ainsi que faire mes Pâques mais il faut que je puisse trouver l'occasion, vu la fatigue, ce n'est pas toujours facile. Nous nous levons très tard le matin quand nous avons repos. C'est déjà pénible de se lever avant jour pour faire les étapes. Ne t'inquiète pas la dessus, je ferai tout mon



**Messe en plein air
dans la forêt de Facq**
Carte postale - Coll. privée

¹⁴² Lettre du 3 octobre 1917.

¹⁴³ Lettre du 5 mars 1915.

possible. J'ai assisté à la messe ce matin¹⁴⁴. » De la même façon les rites religieux doivent être aménagés : « Aujourd'hui nous faisons maigre dans tout le régiment, l'Eglise nous avait accordé la permission d'user d'aliments gras à moins que nous n'aurions pas la facilité de faire maigre vu que nous sommes en guerre¹⁴⁵. »

Par contre à l'arrière des lignes de tranchées, pendant les périodes de repos, comme à Ville au Val en Lorraine, il a plus de facilité pour pratiquer sa foi : « On est bien pour aller à l'église. Avant hier soir nous avons été au chapelet. Aujourd'hui nous voulions assister à la messe qui était dite à 8h00 mais nous n'avons pas été relevés de garde à temps pour y aller mais nous allons en profiter pour aller assister aux vêpres qui sont dites à 3h30¹⁴⁶. » Jean retrouve ainsi ses repères de la vie civile et c'est l'occasion d'y rencontrer les copains et d'échanger les dernières nouvelles du pays.

Il assiste aussi aux messes commémoratives dites « en l'honneur des pauvres soldats morts au champ d'honneur », généralement réservés aux



SAINTE-GENEVIÈVE (M.-et-M.) - Tombes du lieutenant Marot et de cinq de ses soldats (314^e Régiment d'Infanterie)
tués par des obus les 6 et 7 Septembre 1914

**Carte envoyée le 2 décembre 1914 par Jean GALLARD
de la tombe de Florentin COGNY d'Amilloux**

¹⁴⁴ Lettre du 9 avril 1917.

¹⁴⁵ Lettre du 2 avril 1915.

¹⁴⁶ Lettre du 8 novembre 1914.

militaires. Par contre, lorsqu'ils stationnent dans les villages, les soldats se joignent aux civils : « Ce matin, j'ai assisté à la messe de 7 heures et celle de 9 heures, il y avait beaucoup de civils, la majeure partie était des enfants, femmes et soldats. Le prêtre nous a beaucoup remerciés d'avoir assisté en si grand nombre, aux offices, nous a souhaité bonne chance dans l'avenir, que le Bon Dieu nous garde et nous rende un jour à nos familles qui nous attendent là-bas depuis longtemps. Que ses bons vœux soient exaucés¹⁴⁷. »

En 1914, 25 000 prêtres et séminaristes sont mobilisés comme combattants ou versés dans les services de santé¹⁴⁸. A ceux-là il faut ajouter les aumôniers militaires¹⁴⁹ qui exercent leur ministère auprès des soldats. Présents sur le front, ils courent les mêmes risques et affrontent les mêmes souffrances que les combattants. Aux yeux de Jean, ce sont « des nobles cœurs¹⁵⁰ » qui apportent aux hommes une aide psychologique, les préparent à la mort, pratiquent les enterrements.

Leur présence est aussi l'occasion, pour l'Eglise, de reconquérir les âmes des soldats et de réintégrer sa place dans la Nation après les incidents de 1905¹⁵¹. La guerre et la présence officielle de tous ces ecclésiastiques, marquent un rapprochement entre l'Etat républicain et les catholiques. « Hier soir nous avons été à l'église pour entendre une conférence dialoguée et contradictoire faite par Monsieur notre Aumônier qui a le grade de capitaine et monsieur l'Abbé.../... La cérémonie a commencé par un cantique Dieu de clémence. Monsieur l'aumônier nous a prouvé par plusieurs raisons que nous avons un créateur qui est l'être qui nous gouverne. La cérémonie s'est terminée par le cantique de l'Ave Maria. Il nous a dit que nous pourrions venir plus souvent jusqu'à Pâques, même ceux qui veulent se confesser. Ils étaient à leur entière disposition¹⁵². »

¹⁴⁷ Lettre du 1^{er} juin 1916.

¹⁴⁸ « Les catholiques français et la Première Guerre mondiale », par Michal Hoffmann, *in* <http://crid1418.org>.

¹⁴⁹ La loi du 5 mai 1913 accordait un prêtre pour 10 000 combattants sans compter les aumôniers qui s'engageaient volontairement sans solde.

¹⁵⁰ Lettre du 14 mars 1915.

¹⁵¹ Voir Dominique LENNE et Daniel SARRAZIN, « L'affaire des inventaires dans les cantons de Bressuire, Cerizay et Mauléon en 1906 », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais* – 2005, p. 5 à 41.

¹⁵² Lettre du 2 février 1915.

« On aura beaucoup essayés, nous n’aurons jamais plus de misère que le Bon Dieu voudra nous donner. Ce matin, j’ai assisté à la messe de 8 heures pour les soldats, prêchée par le missionnaire BELOUARD qui nous parle que vérité, les plus belles paroles qu’un homme peut prononcer¹⁵³. »

« Hier soir, j’ai assisté à la prière et au sermon du missionnaire BELOUARD qui est si bon prédicateur. Il remet un peu le moral des hommes venant de la tranchée, il distribue des petits cantiques. Il remplace Monsieur l’aumônier en son absence¹⁵⁴. »

Si la religion reconforte les soldats et les aide à vaincre la mort et la peur, Jean quant à lui, voit en plus sa conscience chrétienne confortée. Il se réfère 326 fois à Dieu¹⁵⁵ dans ses lettres et s’en remet complètement à lui : « Je suis entièrement à lui¹⁵⁶ », « Espérons dans le Bon Dieu qui est notre seul protecteur¹⁵⁷ ». A aucun moment sa foi ne vacille. Du début à la fin du conflit, la même ferveur l’aide à tenir. En 1914, il écrit : « Avec la foi, le Bon Dieu nous protégera jusqu’à la fin de la guerre surtout par vos prières ferventes, espérance, je t’en supplie¹⁵⁸ », en 1917 : « Je peux remercier le Bon Dieu de m’avoir protégé jusque-là et m’avoir accordé la force de supporter les rudes épreuves. La misère ça passe, on oubliera parfois, surtout si on voit la fin ainsi¹⁵⁹ » et encore au début de l’année 1918 en s’adressant à Augustine : « Je voudrais pouvoir t’aider, les misères physiques ne sont rien pour moi, si j’étais seul dans le monde. Le Bon Dieu nous a bien unis, espérons qu’il ne nous oubliera pas encore, si c’est pour lui que nous faisons pénitence, c’est que nous le méritons¹⁶⁰. »

Dans ses lettres, certains passages prennent mêmes des allures de prières où s’entremêlent patriotisme et idée de rédemption. La guerre n’est-elle pas une punition de Dieu et les soldats comme le Christ ne doivent-ils pas expier les fautes pour se rapprocher du royaume de Dieu ? Jean parle souvent

¹⁵³ Lettre du 14 novembre 1915.

¹⁵⁴ Lettre sans date, certainement de juin 1915.

¹⁵⁵ Il n’évoque la Vierge Marie que 8 fois et Saint-Antoine, une seule fois.

¹⁵⁶ Lettre du 19 avril 1917.

¹⁵⁷ Lettre du 3 octobre 1917.

¹⁵⁸ Lettre du 13 octobre 1914.

¹⁵⁹ Lettre du 12 juin 1917.

¹⁶⁰ Lettre du 26 janvier 1918.

de « sacrifice », de « supporter beaucoup de croix ici-bas »¹⁶¹. Mais il dit aussi : « Ma Chère femme quel beau jour de bonheur, le jour de la délivrance où nous serons libre de crier victoire pour la France et plus de guerre jamais, les sacrifices seront bientôt oubliés ce jour-là malgré tout, notre chagrin d'y avoir laissé les nôtres si loin¹⁶². »

Alors que son régiment est stationné à Vaucouleurs, sa dévotion le pousse « à visiter les faits historiques de la bienheureuse Jeanne d'Arc¹⁶³. Que Dieu veuille nous la faire réapparaître sous d'autres formes et qu'elle nous délivre au plus tôt¹⁶⁴. »

La spiritualité de Jean est sans cesse réactivée par sa famille qui lui adresse médailles et rubans : « Hier soir, j'ai reçu une carte de Juliette, elle m'envoyait un petite ruban blanc souvenir de la Sainte Vierge. Elle en a envoyé un morceau à Firmin et Joseph. Il n'y a que la foi qui sauve¹⁶⁵. » Pendant la guerre, le pèlerinage de Notre-Dame de Pitié, connaît un regain de dévotion où chacun se presse : « Sydonie m'a envoyé un beau petit Christ comme souvenir du voyage de Pitié. Je vais leur envoyer chacune une broche avec la croix de Lorraine à Maman et Sydonie et trois autres pour toi. Tu choisiras il y en aura deux pareilles et une autre autrement¹⁶⁶. »

A ces pratiques protectrices s'ajoutent d'autres, plus ou moins liées à la superstition, comme les chaines de prières qu'il faut renvoyer : « Hier soir, j'ai reçu une lettre anonyme d'une prière à Notre seigneur, une neuvaine, la communiquer à 9 camarades sans signer. J'espère accomplir cette tâche, faut espérer que le bon Dieu exaucera nos prières¹⁶⁷. »

C'est encore par Augustine que Jean apprend l'obstination de Claire Ferchaud pour le Sacré-Cœur¹⁶⁸ : « Espérons que les paroles de la jeune fille

¹⁶¹ Lettre du 19 décembre 1914.

¹⁶² *Idem*.

¹⁶³ Jeanne d'Arc est béatifiée en 1909 puis canonisée après la guerre en 1920.

¹⁶⁴ Lettre du 9 avril 1917.

¹⁶⁵ Lettre du 13 février 1915.

¹⁶⁶ Lettre du 1^{er} octobre 1915.

¹⁶⁷ Lettre du 14 février 1915.

¹⁶⁸ La dévotion au Sacré-Cœur trouve son origine dans la vision de Marguerite Alacoque à Paray-le-Monial sous le règne de Louis XIV, en 1675, sans que le roi n'y réponde. On peut également rapprocher les révélations de Claire Ferchaud de Jeanne d'Arc et de la promesse divine de reconquérir la terre de France en chassant les Anglais.

de Loublande seront exaucées. Elle aurait dit qu'au bout de trois mois, nous aurions du nouveau si elle arrivait à pouvoir attacher l'image du Sacré Cœur sur tous les drapeaux français¹⁶⁹. » Quelques jours plus tard, il ajoute : « Tu



Image pieuse - Coll. privée

m'as parlé de plusieurs petites nouvelles ainsi que de Claire Ferchaud, la jeune fille de Loublande. Il a même été célébré une fête à Montmartre en son honneur. Si c'est vrai, elle aura beaucoup moins de mal à remplir sa mission. Depuis deux jours, les journaux en parlent beaucoup. Je n'ai pas lu les articles. Espérons que c'est une seconde Jeanne d'Arc qui va nous délivrer de l'invasion¹⁷⁰. »

Jean est un homme lucide, il se montre très prudent face aux nombreuses prophéties qui ne manquent pas de circuler et dont Augustine se fait l'écho : « Tu me dis que Monsieur l'aumônier BEAUD a écrit à Chiché qu'une

jeune belge blessée par les allemands étant à l'église avec sa mère, s'est endormie, sa mère a eu beaucoup de peine à la réveiller, en se réveillant elle a annoncé que la guerre finirait le 28 mai. J'espère que le mois d'avril et mai auront du succès pour nous, si ça continue, mais que rien peut fixer la date, il ne faut pas trop se fier à tous les ditons (*sic*), il y a souvent des canards qui roulent¹⁷¹. » L'année suivante, il a entendu parler « d'un enfant qui a dit à sa mère que la guerre finirait au mois d'août. C'est un peu court à mon idée, enfin que Dieu veuille que ce soit la vérité¹⁷². »

¹⁶⁹ Lettre du 19 mars 1917.

¹⁷⁰ Lettre du 31 mars 1917.

¹⁷¹ Lettre du 10 avril 1915.

¹⁷² Lettre du 8 août 1916.

Pour Claire Ferchaud, il se montre également méfiant : « Tu me parles que deux jeunes soldats de Boismé ont écrit chez eux que le drapeau avait été couvert de l'image du Sacré-Cœur malgré qu'il ne faut pas trop s'arrêter là-dessus, attendons le jour à venir. Espérons que ça sera la vérité. En attendant que Dieu veuille nous épargner et nous accorder une bonne santé à tous, l'avenir nous l'apprendra¹⁷³. » « Un ami me disait dernièrement, que.../... la jeune fille de Loublande jusque-là avait de bons résultats mais cachés. Espérons qu'elle nous délivrera bientôt, que Dieu veuille exaucer ses démarches malheureusement, les combats seront encore terribles d'ici l'entrée de l'hiver¹⁷⁴. » En mars 1917, conduite par le député royaliste, le marquis Baudry d'Asson, Claire Ferchaud rencontre le Président de la République Poincaré¹⁷⁵ qui, plus préoccupé des mutineries que des visions de cette jeune fille, ne donne pas suite à cette entrevue.

Pourtant les partisans de Claire Ferchaud ne désarment pas : « Ils font croire à la réussite de Claire mais que la nouvelle est cachée¹⁷⁶ ». Des pétitions circulent pour que le cœur du Christ entouré d'épines soit arboré sur le blanc du drapeau national.

« J'ai entendu dire que le gouvernement avait refusé de le laisser attaché. On voudrait pour une ou plusieurs pétitions arriver à forcer l'Etat à l'accepter. La jeune fille voudrait aussi la conversion de tous les Français, c'est trop, sans doute, pauvre jeune fille, nous aurons peut-être besoin d'elle plus tard quand nous serons davantage dans le besoin. Là on se jette partout. En attendant que ses vœux soient exaucés, que Dieu nous protège de tous les dangers¹⁷⁷. »

« Ce réveil religieux¹⁷⁸ » pendant la guerre, comme le nomme l'historienne Annette Becker, remplit les églises. Le soir de Noël 1915, Jean

¹⁷³ Lettre du 4 février 1917.

¹⁷⁴ Lettre du 12 août 1917.

¹⁷⁵ Claire Ferchaud semble manipulée par la frange la plus réactionnaire et anti révolutionnaire de l'Eglise catholique. En 1920, les autorités religieuses qui l'avaient soutenue prennent leurs distances. Claire Ferchaud organise alors sa communauté de vierges réparatrices dans une ferme de Loublande. Voir, Annette BECKER, *La guerre et la foi*, Armand Colin, 1994, p. 8 et sq.

¹⁷⁶ Lettre du 12 août 1917.

¹⁷⁷ Lettre du 12 mai 1917.

¹⁷⁸ Annette BECKER, *op. cit.*

n'a pu assister à la messe tellement l'église « était bondée¹⁷⁹. » Il fait la même remarque en février puis en avril : « Ce soir nous avons assisté au chapelet, le curé du patelin a été surpris de voir l'église envahie par les soldats. Depuis le début de la guerre qu'il y a des soldats de passage jamais il avait vu autant de soldats à l'église pour le chapelet... Il nous a bien remerciés et espère que nous continuerons tous les soirs jusqu'à ce que nous quittions le patelin¹⁸⁰. »



Carte du 2 mai 1915 envoyée de Millery
par Jean GALLARD

« Tous les soirs on chante des cantiques, il y a plusieurs prêtres qui sont soldats qui remplacent l'aumônier. Ils font un sermon tous les soirs pour encourager les soldats à faire leurs devoirs de chrétiens surtout au temps que nous traversons. Notre vie est exposée à toute heure. Il y en a beaucoup plus de croyants et pratiquants que pendant les temps de paix. Tout le monde a peur de la mort¹⁸¹. »

Pourtant en 1917, une remarque de Jean montre sa clairvoyance : « Hier soir, j'ai assisté à la prière. Nous avons les deux aumôniers, celui de la division et celui pour l'infanterie. Il y avait très peu de monde, nous n'étions pas une vingtaine. Depuis un an la religion catholique a bien tombé. Si malheureusement la guerre dure encore longtemps, elle va tomber complètement surtout que nous sommes alliés avec des puissances¹⁸² que les peuples croient tout autrement aussi bien comme en Allemagne. Maintenant beaucoup se rapprochent du protestantisme, la majeure partie croit encore en Dieu mais ne veulent plus pratiquer et n'ont pas confiance dans ceux qui

¹⁷⁹ Lettres des 25 et 26 décembre 1915.

¹⁸⁰ Lettre du 19 février 1916.

¹⁸¹ Lettre du 1^{er} avril 1915.

¹⁸² Jean Gallard fait allusion aux soldats américains et anglais majoritairement protestants.

enseignement. Il a suffi que quelques prêtres ont faibli pour que leurs camarades soient plus écoutés¹⁸³. »

Cependant malgré la recrudescence de la spiritualité, les messes, les pèlerinages, les médailles, les neuvaines, rien ne fait taire les horreurs de la guerre qui n'en finit pas. Si le doute s'installe chez certains et que le sentiment religieux s'atténue, Jean par contre, doté d'un grande force intérieure, ne doute jamais, soutenu par le discours de l'Eglise et les siens.

La perception de l'ennemi et des alliés

Avant d'analyser l'image de l'ennemi qui se dessine dans la correspondance de Jean, il est important de la mettre en perspective avec le discours de propagande qui circule principalement dans la presse de l'époque. L'Allemagne et les Allemands y sont présentés comme « l'agresseur » justifiant ainsi une guerre de défense et légitimant l'élan patriotique des soldats français. Les journaux sous-estiment également la puissance militaire de l'adversaire au début du conflit, d'où l'idée d'une guerre courte et victorieuse pour la France.

Au front, Jean a accès aux journaux et il est donc difficile de distinguer la part de sa propre perception, du discours de la propagande antigermanique.

Dans ses premières lettres, la vision qu'il présente à Augustine est conforme au discours commun : « qu'est ce qui fait que nous avons eu la guerre, c'est aux sales alboches¹⁸⁴ de malheur mais ça va leur coûter cher cette fois si ça ne se passera pas comme il y a quarante-quatre ans...¹⁸⁵. » Notons ici l'esprit revancharde de Jean, consciencieusement entretenu par l'école et les autorités publiques depuis l'humiliante défaite de 1871 contre les Prussiens et la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine.

¹⁸³ Lettre du 16 juillet 1917.

¹⁸⁴ L'apparition de BOCHE remonte à la seconde moitié du XIX^e siècle. « Boche » viendrait d'« ALBOCHE », un terme un peu plus ancien formé du préfixe « AL », abréviation de « allemand » et du suffixe « boche ». Boche, avant de désigner l'ennemi allemand, était utilisé dans l'argot du XIX^e siècle dans l'expression « tête de boche » pour désigner une personne à la tête dure (cabochard), « une tête de bois » puisque « boche », à l'origine, c'est une boule en bois comme celle que l'on lance dans un jeu de quilles.

¹⁸⁵ Lettre 1^{er} septembre 1914.

Dans ses lettres, Jean associe la vision de l'Allemagne et des Allemands coupables à celle d'un ennemi violent, agressif qui ne respecte rien alors que les Français combattent « en patriote » et ne violent « aucun droit de l'homme tandis que les Boches détruisent tout¹⁸⁶. » « On apprend tous les jours que des sales hypocrites font subir aux Serbes des cruautés aux pauvres habitants¹⁸⁷. »



Atrocités allemandes - 1914

Carte postale. Coll. Privée

« Les Allemands vont jusqu'à brûler nos blessés, c'est de vrais barbares¹⁸⁸. » Cette image du « barbare » n'a rien de surprenant d'autant plus qu'au début de la guerre, lors des premières offensives, la propagande s'est largement faite l'écho d'atrocités commises par les Allemands lors de l'invasion de la Belgique neutre : viols, pillages, exécutions... Ce terme de « barbare », attaché aux Allemands comme aux Autrichiens¹⁸⁹, s'oppose donc à la notion de civilisation que représentent la France et ses alliés.

L'ennemi que Jean désigne par des expressions comme « sale boche », « sale race », « sale prussien », « bourreaux », « la bocherie » apparaît également comme un pillleur, un profanateur. N'est-il pas celui qui est responsable de la destruction des églises bombardées dont il envoie les cartes postales à Augustine ? Il bombarde les civils, brûle les villes et villages : « depuis deux jours, nous avons vu beaucoup de villages en feu par les

¹⁸⁶ Lettre du 18 juin 1915.

¹⁸⁷ Lettre du 1 septembre 1914.

¹⁸⁸ Lettre du 27 septembre 1914.

¹⁸⁹ Lettre du 1^{er} septembre 1914.

Allemands...¹⁹⁰. » « Les Boches bombardent Nancy journallement, les habitants s'arrachent de la ville à grand train. C'est triste de voir détruire une ville pareille et surtout tant de victimes innocentes, jeunes filles etc. C'était une ville importante pour notre secteur comme commerce et ravitaillement...¹⁹¹. » « Les Boches.../... mettent le feu partout où nous pourrions tirer profit des patelins. C'est bien triste, il fallait s'y attendre. Tout ce que nous pourrions reprendre, ne sera que ruine, c'est fâcheux¹⁹². » « Ils continuent à brûler les villes et villages avant de les évacuer ce qui prouve qu'ils ne craignent pas la responsabilité de guerre...¹⁹³. »



Les brutes de l'est .
Carte postale - Coll. privée

Jean les accuse aussi d'être sournois, lâches même. Dans sa lettre du 17 avril 1917, il détaille à Augustine l'incident d'Auguste RUAULT qui, persuadé d'avoir tué deux Allemands, les a vu rejoindre leurs lignes « après avoir déchargé leur revolver sur des morts de chez nous ». Un autre épisode vient confirmer la traîtrise, l'hypocrisie de l'ennemi qu'il veut transmettre à l'arrière : « Hier à 11h, l'Italie déclarait la guerre à l'Autriche, hier soir, les cloches ont donné par toute la France. C'était vers 3 h de l'après-midi, les Boches en ont profité pour lancer des

¹⁹⁰ Lettre du 9 septembre 1914.

¹⁹¹ Lettre du 8 janvier 1916.

¹⁹² Lettre du 19 mars 1917.

¹⁹³ Lettre du 1^{er} septembre 1917.

obus sur les patelins¹⁹⁴. » Jean poursuit par une anecdote difficile à interpréter. Doit-on y voir une tentative de fraternisation qui a échoué ? « En ce moment, nous allons faire des reconnaissances sur un pont qui sépare la France de l'Allemagne. Avant-hier soir, j'y suis allé avec des camarades, notre sergent et notre cabot¹⁹⁵. Les boches occupaient le pont avant nous, nous avons déposé un paquet de journaux et nous avons repris ce que les Boches avaient mis. Nous ont-ils vus, ils nous ont rien dit et nous sommes retournés, ils avaient mis six cigarettes et une carte dans une pochette, la carte était écrite en français. Hier soir une autre reconnaissance y est allée, les Boches criaient camarades mais les nôtres ont ouvert le feu et chacun d'eux sont partis de leur côté¹⁹⁶. »

Cette méfiance, on la retrouve lorsque Augustine lui annonce que ceux qui le souhaitent peuvent « prendre des [prisonniers] Boches¹⁹⁷ pour travailler par groupes de cinq », à 90 centimes par jour et qu'il lui répond : « je t'encourage pas, c'est embarrassant des gens pareils, il faut que vous en ayez besoin et surtout un homme pour les surveiller, ils savent qu'ils doivent gagner cela, ils travailleront le moins possible...¹⁹⁸. »

La correspondance de Jean sur l'attitude des Allemands vis-à-vis des prisonniers français correspond également au discours de propagande de l'époque : « nos pauvres prisonniers soi-disant qui mangent dans des baquets.../... comme des bêtes, quelle tristesse¹⁹⁹. » Et encore : « quand on

¹⁹⁴ Lettre du 25 mai 1915.

¹⁹⁵ Au cours des quatre ans et demi de guerre, plus de 15 000 chiens ont été mobilisés sur les champs de bataille. Ils jouaient le rôle d'avertisseur, de liaison et pouvaient transporter des munitions ou des armes comme des grenades par exemple. Nombreux furent également les ratiers, souvent des fox-terriers utilisés pour limiter les invasions de rats attirés par les déchets mais aussi le sang et les cadavres demi enfouis.

Voir, http://www.pages14-18.com/B_PAGES_HISTOIRE/chiens_de_guerre/chiens.htm

¹⁹⁶ Lettre du 25 mai 1915.

¹⁹⁷ La ville de Bressuire avait été désignée pour abriter un centre de prisonniers allemands. Installés dans les halles de Bressuire, ces derniers étaient employés à différents travaux, notamment dans l'agriculture. (Voir Guy-Marie LENNE, « Les prisonniers de guerre allemands à Bressuire », in *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, N° 52, pp. 99 - 110).

¹⁹⁸ Lettre du 9 juin 1915.

¹⁹⁹ Lettre du 16 juillet 1915.

pense à nos pauvres prisonniers qui sont les esclaves de l'ennemi, privé de tout jusqu'à ne pas pouvoir écrire à qui ils veulent et surtout rien dire²⁰⁰. »

Le visage de l'ennemi, présenté initialement comme un barbare cruel et violent, doit être cependant nuancé, et c'est là toute l'ambiguïté. Le courrier de Jean traduit des sentiments d'hostilité et de haine, mais les conditions de vie des soldats allemands qui partagent les mêmes épreuves que lui dans les tranchées l'ont conduit en même temps à une certaine humanité. Il parle de « pauvres diables²⁰¹ », il constate que « les Boches à 4 km... font comme nous, leur service²⁰² », « Nous avons les Boches devant nous en ce moment qui sont comme nous, ils aiment le calme²⁰³ », « ils préférèrent la tranquillité que le bombardement²⁰⁴. »

Malgré tous les efforts opérés par la propagande, il s'aperçoit, comme beaucoup de combattants, que cette guerre qui dure demande tant de sacrifices, de souffrances qu'elle n'a plus de sens d'un côté comme de l'autre. « Hier la 18^e compagnie a tué 2 boches, un sergent et un soldat qui ne voulaient pas se rendre. Ils furent tués aussitôt. C'étaient des hommes âgés de 35 à 40 ans, pères de famille. Ce n'est pas la perte des soldats qui fera venir la paix...²⁰⁵. »

Jean est suffisamment responsable pour ne pas tomber dans la « brutalisation²⁰⁶ » de la guerre. Celle-ci n'a pas fait complètement sauter les principes de son éducation religieuse. Inconsciemment ou pas, ne répond-t-il pas au commandement « *Tu ne tueras pas* » quand il témoigne de l'inutilité des pertes ? A travers ses lettres, Jean, face à l'ennemi, se présente rarement comme un tueur mais plutôt comme une victime.

« Depuis deux ou trois jours, le combat est plus intense, l'artillerie bombarde de plus en plus, l'ennemi veut avancer..., ça sera des victimes des

²⁰⁰ Lettre du 7 décembre 1915.

²⁰¹ Lettre du 14 juillet 1917.

²⁰² Lettre du 12 décembre 1914.

²⁰³ Lettre du 2 décembre 1915.

²⁰⁴ Lettre du 22 juin 1917.

²⁰⁵ Lettre du 7 janvier 1915.

²⁰⁶Le terme « brutalisation » a été avancé par George Mosse dans son livre traduit en français : *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris Hachette, 1999. La guerre serait un apprentissage du meurtre, l'éducation à la violence.

deux côtés, si ça continue, notre régiment va diminuer, souvent des blessés ou beaucoup de morts²⁰⁷. » Reconnaître l'importance des pertes humaines des alliés, c'est aussi reconnaître la supériorité de l'armée allemande. On peut donc s'interroger sur la façon dont Jean en perçoit la puissance.

Il a vite compris que l'Allemagne ne cèdera pas et lui concède une suprématie militaire. Ne parle-t-il pas avec une certaine ironie de MM. les Boches²⁰⁸. Il mentionne également la supériorité du nombre de soldats²⁰⁹ et vante l'ordre et la discipline germaniques. Ce qui fait la résistance de l'Allemagne « c'est que chez nos ennemis, il y a qu'un seul maître, c'est Guillaume, c'est ce qui fait une grande force, il en sera ainsi jusqu'à la fin²¹⁰ » et il avoue à Augustine que les Allemands sont mieux gouvernés²¹¹. Dès la fin de l'année 1915, chaque camp tient ses positions et il pressent que chacun « va vers l'épuisement complet²¹². » Il constate qu'il était trop confiant comme tous : « on se moquait de l'Allemagne depuis le début mais elle a su y faire pour tenir jusque-là et rien nous dit qu'ils sont épuisés les Boches²¹³. » Jean est persuadé que ce n'est pas par les armes que la France gagnera. Le bombardement de Paris « avec une pièce à longue portée qui va à 116 km », en 1918, le sidère : « c'est extraordinaire, ça dépasse l'imagination ».²¹⁴

L'attitude même des Allemands dans les tranchées, le déconcerte et le décourage. En 1917 et 1918, plusieurs fois, il signale que « les Boches ont le moral meilleur que nous. Ils ne passent pas une nuit sans chanter ou jouer de l'accordéon. » « Je ne sais pas ce que les Boches espèrent pour être si gai comme, ils sont toute la nuit. Ils ont fait que chanter et crier, jouer de la musique. » « Les Boches ne s'en font pas, ils ont chanté à plusieurs reprises dans la nuit. Je me demande ce qu'ils ont dans le corps pour avoir si bon moral²¹⁵. »

²⁰⁷ Lettre du 2 avril 1916.

²⁰⁸ Lettre du 9 juillet 1917.

²⁰⁹ Lettre du 12 décembre 1914.

²¹⁰ Lettre du 16 mars 1917.

²¹¹ Lettre du 29 avril 1916.

²¹² Lettre du 24 octobre 1915.

²¹³ Lettre du 2 août 1915.

²¹⁴ Lettre non datée.

²¹⁵ Lettre du 4 janvier 1918.

Au fil de ses lettres, Jean prend conscience que l'ennemi est puissant, organisé et qu'une guerre prompte et rapide est un leurre, il a compris qu'il s'agit d'une guerre d'épuisement²¹⁶. Son réalisme grandit face à la souffrance,



Carte postale allemande
Coll. HPB

aux pertes humaines et à la détermination des Allemands qui gardent le moral : « d'après les journaux les Boches attaquent sur tous les fronts, ils sont encore très forts, avoir pris une offensive pareille. Sur la défensive, ils seront encore très forts avec leur grosse artillerie. Cette guerre doit leur coûter bien chère ainsi que nous malheur aux vaincus, les vainqueurs seront pas riches non plus²¹⁷. » Petit à petit, il prend ses distances avec le discours officiel. Pour lui, la fin ne viendra pas des armes mais de la situation économique : « Alexandre BILLY a écrit à sa femme que la révolution était en Allemagne. Faut pas confondre la guerre avec une révolution mais les ouvriers se sont remis au travail, peut-être

que ça peut avoir été bon si les grévistes étaient des usiniers pour munitions, si ça pouvait avoir annulé l'offensive²¹⁸. »

Désabusé, Jean ne compte pas non plus sur la stratégie d'alliance de la France pour vaincre l'ennemi et donne une vision des forces coalisées de l'Entente parfois singulière, mais là encore il faut se méfier des stéréotypes

²¹⁶ Lettre du 11 novembre 1915.

²¹⁷ Lettre du 2 avril 1916.

²¹⁸ Lettre du 7 février 1918.

identitaires. Ce sont les Anglais²¹⁹, les Russes²²⁰, et les Américains²²¹ qu'il évoque le plus souvent dans ses lettres.

Jean se montre très critique vis-à-vis des Britanniques : « je trouve que les Anglais nous allongent beaucoup la guerre et ne nous font pas grand aide, c'est toujours le sang français qui coule et dans les traités nous serons encore roulés par eux²²². » Est-ce l'attitude ambiguë du gouvernement du Royaume-Uni - en 1914, il avait d'abord choisi la neutralité avant de déclarer la guerre à l'Allemagne le 4 août - qui explique cette rivalité, ou tout simplement le passif historique, religieux entre les deux nations ? Il est vrai que leur participation a été progressive. En août 1914, les Anglais ne disposent que d'un modeste corps expéditionnaire, fort de 100 000 hommes environ. Compte tenu des pertes enregistrées en 1914, le gouvernement instaure en janvier 1915 le service militaire obligatoire, sauf en Irlande. C'est désormais



Les alliés en 1915

Carte postale - Coll. privée

²¹⁹ Malgré son adhésion à la Triple Entente, le Royaume-Uni est assez éloigné de l'idée de guerre européenne, même après l'attentat de Sarajevo, sa population restant très largement pacifiste. C'est en fait l'invasion de la Belgique, au mépris de sa neutralité, qui va accélérer les événements : le 4 août 1914, le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne, tous les dominions se rangeant derrière lui.

²²⁰ Compte tenu de l'immensité du territoire et des moyens de transport limités dont elle dispose, la Russie a eu des difficultés pour mobiliser son armée. Son équipement a également posé problème.

²²¹ Les Etats-Unis, qui avaient d'abord résolu de rester neutres en 1914, sont entrés en guerre le 6 avril 1917, aux côtés de l'Entente – France, Royaume-Uni, Russie – et de ses alliés – Belgique, Serbie, Japon, puis Italie, Roumanie, Portugal, Grèce et Chine. La « guerre sous-marine à outrance » décidée par les Allemands qui torpillent les navires commerciaux neutres, et leurs intrigues au Mexique, a poussé les Américains à la guerre.

²²² Lettre du 16 mars 1916.

une armée de masse qui arrive sur les champs de bataille de Belgique et du nord de la France, jusqu'à la fin de la guerre. C'est probablement ce qui explique les réflexions acides de Jean dans ses courriers : « ...c'est les anglais qui vont faire le boulot. C'est bien temps depuis 23 mois qu'ils se préparent²²³. » « Je crois que l'on veut tous nous faire tuer pendant que nos alliés, les Anglais et les Italiens nous suivent des yeux. Pauvres français, doivent-ils dire²²⁴. » « Maintenant, nous sommes fixés pour une nouvelle campagne d'hiver, c'était inévitable, il y aurait longtemps que la guerre serait fini sinon messieurs les Anglais, c'est eux qui tiennent la clef de la guerre, ils commencent à rentrer en danse²²⁵. »

Malgré l'arrivée massive de combattants britanniques qu'on estime à 4 millions en 1918 dont 950 000 membres du Commonwealth (Canadiens, Néo-Zélandais, Australiens...), Jean reste ombrageux à leur égard : « C'est les Anglais qui ont élargi leur front. C'était bien leur tour depuis le début, nous avons fait largement notre part²²⁶ », et méfiant : « J'ai meilleure confiance en eux [Russes] que dans les Anglais²²⁷. »

En effet, contrairement aux Anglais, les Russes remportent toutes les faveurs de Jean, alors qu'il ne les a certainement jamais côtoyés. Il présente la Russie comme un solide allié conformément à la propagande qui donne du combattant russe l'image d'une force de la nature, rassurante quant à ses capacités de vaincre les Allemands²²⁸ : « les pauvres Russes, nos amis²²⁹ », « les Russes seront les plus forts de tous les alliés²³⁰ », « les Russes c'est un bel effort qu'ils ont fait²³¹ », « ... nos braves Russes²³². »

²²³ Lettre du 14 juin 1916.

²²⁴ Lettre du 28 mars 1916.

²²⁵ Lettre du 10 octobre 1916.

²²⁶ Lettre du 13 avril 1917.

²²⁷ Lettre du 16 juillet 1916.

²²⁸ Raymond BLANCHARD, Joceline CHABOT et Sylvia KASPARIAN, « D'allié à ennemi. Stéréotypes et représentations du combattant russe dans les magazines illustrés français durant la Grande Guerre », <http://amnis.revues.org/1402>.

²²⁹ Lettre du 11 novembre 1915.

²³⁰ Lettre du 7 juillet 1916.

²³¹ Lettre du 16 juillet 1916.

²³² Lettre du 8 septembre 1917.

Pourtant dès la fin du mois d'août 1914, l'armée russe, mal équipée, mal préparée, mal commandée, constituée essentiellement de paysans peu motivés, est battue par les Allemands. Le « rouleau compresseur » sur lequel le commandement français avait fondé beaucoup d'espoir s'avère illusoire. Sur les 7 millions d'hommes mobilisés, la Russie n'est parvenue en 1914 qu'à en acheminer un million sur le front. Mais Jean fait abstraction de leurs difficultés et de leurs revers, que les journaux doivent taire de toute façon, il ne retient que les victoires : « Les Russes ont remporté une victoire sur les Autrichiens ce qui nous donne beaucoup d'espoir. Ils avaient mis le siège dans la ville de Presmilde²³³ (*sic*) ces derniers jours. Le gouvernement de cette place livra 120 000 hommes et tout le butin sans aucune réserve. C'est officiel, parmi le nombre, il y avait 9 généraux, 93 officiers supérieurs et 2 900 officiers subalternes fonctionnaires et enfin 117 000 soldats. C'est beau et parmi les Russes qui étaient maintenus pour ce siège seront disponibles pour un autre endroit²³⁴. » « Depuis quelques jours les nouvelles sont bonnes sur les journaux. Les Russes vont très bien, ils ont sorti les Turcs de chez eux²³⁵, comme les Serbes ont été sorti, pourvu qu'ils continuent à faire de bons boulots ». ²³⁶



La France et la Russie

Carte postale, Coll. privée

²³³ En octobre 1914, les Russes assiègent la ville de Przemysl (aujourd'hui au sud de la Pologne à la frontière de l'Ukraine) qui, épuisée, dépose les armes le 22 mars 1915. Les Empires centraux reprennent la ville, le 3 juin 1915. Les combats dans la région ont fait 115 000 morts, blessés ou disparus.

²³⁴ Lettre du 27 mars 1915.

²³⁵ Il est probable que Jean fasse allusion à la victoire russe d'Erzurum (ville arménienne turque) du 13 au 16 février 1916.

²³⁶ Lettre du 19 février 1916.

En 1917, lorsque la révolution russe bouleverse la conduite des opérations, Jean parle d'abandon, de trahison mais dans le même temps, il envie les Russes qui finalement en ont terminé avec cette guerre alors qu'« on veut aller jusqu'au bout²³⁷. » « En Russie c'est la révolte dans beaucoup de milieu, les journaux en ont beaucoup parlé. J'en suis même étonné. Si ça pouvait abréger la guerre, je le souhaite. Qu'est-ce qu'on peut y connaître nous, tout ce que je crains, c'est que la fin soit triste, le peuple en a trop souffert de cette guerre ...²³⁸. »

L'événement l'afflige mais la situation figée des tranchées va être renversée par l'entrée en guerre des Américains le 6 avril 1917. Pourtant, Jean n'y est pas favorable *a priori* car leur intervention va prolonger le conflit : « d'après les journaux l'Amérique en donne pour deux ans, faut pas s'impatienter, à mon avis la guerre se prolonge tout pendant que de nouvelles puissances s'y mettront²³⁹. » « Si l'Amérique ne s'y était pas mis, la guerre finissait cette année. Maintenant si on veut les attendre, nous en avons pour au moins deux ans²⁴⁰. »

Jean n'évoque guère les combattants américains. Il faut dire qu'il n'a probablement pas eu l'occasion de les côtoyer davantage que les Russes. Après leur débarquement à Brest, Bordeaux, Saint-Nazaire, Le Havre en juin, les premiers contingents subissent tout d'abord de longs mois d'entraînement dans des camps de l'ouest de la France avant de faire leurs premières expériences sur les champs de bataille, au printemps 1918. Le nombre de soldats reste également dans un premier temps assez limité : 80 000 hommes dont 50 000 combattants à la fin 1917, 300 000 hommes en mars 1918²⁴¹. Comme nous l'avons vu, ils ont néanmoins profité des installations des YMCA²⁴², ces baraquements à l'arrière du front qui offraient un peu de confort et de récréation aux soldats.

²³⁷ Lettre du 15 novembre 1917.

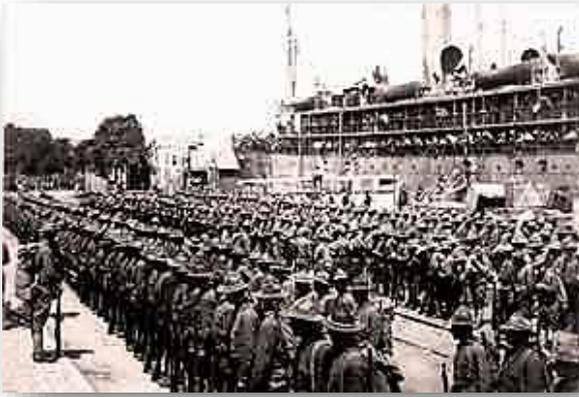
²³⁸ Lettre du 16 mars 1917.

²³⁹ Lettre du 7 avril 1917.

²⁴⁰ Lettre du 15 novembre 1917.

²⁴¹ Les débarquements successifs permettront à l'armée américaine de rassembler 2 millions de combattants au moment de l'armistice.

²⁴² Voir *infra* « la correspondance, un palliatif à l'absence », p.12.



Débarquement américains le 28 juin 1917 à Saint-Nazaire

Extrait du site internet de la raffinerie de Donges

Que Jean emprunte un certain nombre de stéréotypes ethniques et culturels ne fait aucun doute, mais quelle est la part de réflexions personnelles dans ses lettres lorsqu'il donne à Augustine des nouvelles de la guerre et quelle est la part du « bourrage de crâne ». Il est bien difficile de les distinguer.

Certains faits ne sont probablement que la retranscription de ce qu'il a lu dans les journaux. Il semble néanmoins sincère quand il dénonce tout ce qui peut prolonger le conflit, l'inaction des Anglais, l'arrivée des Américains. Au contraire, l'abandon de la Russie lui donne un espoir « ...si ça pouvait abrégé la guerre, je le souhaite²⁴³. »

La souffrance du corps

La boue, le froid l'hiver, la pluie, la faim, les rats, les poux, les cadavres en putréfaction, l'odeur, le bruit des armes, les cris..., rien n'aura été épargné à Jean GALLARD qui en a souffert moralement mais surtout physiquement. Car l'histoire de la guerre c'est aussi l'histoire du corps, de la violence faite au corps.

Pendant quatre ans, la santé apparaît comme une notion primordiale qu'il évoque dans chacune de ses lettres comme un rituel : « J'ai l'honneur de te communiquer quelques mots pour te dire que je suis toujours en bonne santé, tout ce que je demande, c'est qu'il en soit autant pour toi...²⁴⁴. »

Jean n'a jamais été malade au point de nécessiter son évacuation vers l'arrière et, souvent, son premier réflexe est de s'en remettre à Dieu pour le

²⁴³ Lettre du 16 mars 1917.

²⁴⁴ Lettre du 19 décembre 1914.

remercier de l'épargner. Pourtant il a souffert de différentes pathologies qui l'ont éprouvé.

La fatigue est une des premières causes de maladie. Les poilus ne combattent pas en permanence, le plus clair de leur temps est rythmé par des travaux pour creuser ou consolider les tranchées, des tours de garde et des patrouilles de nuit, des corvées, des exercices d'entraînement et surtout de longues marches exténuantes qui affaiblissent Jean comme tous ses camarades : « ...malgré tout, ça fatigue, nous avons fait encore 20 km bien chargés, manger à sec, fromages et conserve²⁴⁵. » « Hier j'étais tellement fatigué de mon voyage de nuit jusqu'à minuit de service, enfin le départ, nous avons marché 6 h de suite, nous avons mouillé jusqu'à notre départ²⁴⁶. »

Jean partage son temps entre des périodes de 10 à 15 jours aux avant-postes, sur la ligne de feu, et l'arrière du front où il reste au repos une huitaine de jours. Plusieurs fois, il rejoint des camps d'instruction encore plus loin à l'arrière. Ces déplacements se font le plus souvent à pied et par tous les temps, sous la pluie comme sous la touffeur de l'été. Les automobiles sont réservées pour transporter le ravitaillement ou les sacs, même s'il lui arrive d'en profiter : « Je viens te communiquer quelques mots pour te dire que nous avons été déplacés hier soir, les automobiles nous ont conduits à notre repos. Nous partons ce soir aux avant-postes pour dix jours²⁴⁷. »

La nuit aux avant-postes est le moment où les soldats s'activent le plus pour réparer ou poser des fils de fer « ronce », pour des travaux de terrassement... « Là, nous serons obligé de travailler 4 h la nuit pour que les Boches ne s'aperçoivent pas que nous faisons de tranchées en avant du bois²⁴⁸. » Quand il ne fait pas partie des équipes de travail, Jean doit monter la garde pour épier les mouvements ennemis.

En première ligne, les hommes couchent à la belle étoile : « ce qui est le plus dur, c'est coucher dehors par ce temps de pluie²⁴⁹ » ou dans les abris sommairement aménagés : « j'étais bien loin de vous dans cette pauvre

²⁴⁵ Lettre du 14 avril 1916.

²⁴⁶ Lettre 1^{er} octobre 1916.

²⁴⁷ Lettre du 2 juin 1916.

²⁴⁸ Lettre du 25 décembre 1914.

²⁴⁹ Lettre du 16 septembre 1914.

cagnat²⁵⁰ (*sic*) faite en forme de charbonnière, au milieu un tronc d'arbres pour tenir le tout, quelques brins de paille brisés, à moitié pourris à force de passer dessus avec nos chaussures pleines de boue²⁵¹. » « Si nous étions dans un bon lit.../... mais sur la paille, les membres se fatiguent surtout depuis quelques jours la paille faisait défaut²⁵². » En janvier 1917, alors qu'il est sous la neige, dans une tranchée, il creuse un trou avec ses camarades, pour dormir, « qu'ils ont recouverts avec des vieilles toiles²⁵³. » En mai 1917, il a rejoint la Champagne, il couche à même le sol : « je me suis couché à l'entrée de notre abri dans un escalier, on se roule dans la poussière de craie, voilà notre chambre à coucher²⁵⁴. »



Intérieur d'une cagna
Carte postale – Coll. privée

Vivre ainsi dans de telles conditions, toujours rester sur le qui-vive, mine la santé et l'endurance.

Jean attrape souvent des rhumes qui parfois l'obligent à rester alité. « Hier je t'avais écrit que j'étais atteint d'un gros rhume qui me donnait un

²⁵⁰ Abri léger de première ou deuxième ligne en général, dans la terre ou fait, comme ici, de boisages où peuvent se tenir les combattants en cas de bombardements ou d'intempéries. Le mot est d'origine indochinoise, sans doute transmis par des troupes coloniales.

²⁵¹ Lettre du 27 mars 1915.

²⁵² Lettre du 23 décembre 1915.

²⁵³ Lettre du 5 janvier 1917.

²⁵⁴ Lettre du 6 juin 1917.

peu de fièvre. J'ai été couché toute la soirée et ce matin, je suis à peu près guéri, même je ne serais pas obligé de travailler cette après-midi mais le temps me paraît moins long qu'à rien faire. C'était un peu de chaud et froid que j'avais attrapé qui m'avait courbaturé ainsi vu que je souffrais nul part, je ne craignais rien pour une mauvaise maladie²⁵⁵. »

« Pour moi j'ai attrapé le rhume, ça me donne un peu la fièvre. Hier je n'étais pas à mon aise, aujourd'hui ça va mieux. Ce matin, j'ai saigné du nez, ça m'a dégagé la tête, j'ai été à la visite. Le major, m'a fait prendre un peu de quinine²⁵⁶. »

Pour rassurer Augustine, il donne une explication logique à tous ses maux, résultats d'une prédisposition ou d'une négligence : c'est un chaud et froid, l'humidité, « je me suis fait couper les cheveux », la fatigue, ou encore : « je t'avais bien dit que c'était le rhume qui me donnait de la fièvre ainsi je n'y ai jamais rien fait. J'ai été deux jours que je n'ai pas travaillé, j'ai pas attrapé de froid, j'ai été bientôt mieux. Je tousse bien encore, c'est de ma faute, dans l'armée, nous fumons beaucoup la pipe, la cigarette et cela m'irrite la gorge²⁵⁷. »

La fièvre l'incite à consulter le major²⁵⁸ du service des armées avec l'espoir, toujours déçu, d'obtenir une évacuation libératrice. Sinon il soigne la toux qui accompagne ses rhinites avec du goudron qu'Augustine lui envoie. Il s'agit de bouteille d'un goudron végétal obtenu par la distillation de tronc et de racines de pin sylvestre dont la marque la plus populaire à cette époque est le Goudron de GUYOT qu'on absorbe, comme Jean, dilué dans du vin ou de l'eau.



Publicité
Coll. privée

²⁵⁵ Lettre du 21 mars 1915.

²⁵⁶ Lettre du 28 mai 1915.

²⁵⁷ Lettre du 27 mars 1915.

²⁵⁸ Au sein du service de santé, il existait toute une hiérarchie. Le grade de médecin major de 1^e classe correspondait à celui de commandant, celui de médecin major de 2^e classe, à celui de capitaine.

Une nourriture de mauvaise qualité, en quantité insuffisante, reste aussi un facteur critique. Jean se plaint souvent des problèmes intestinaux, comme nous l'avons vu. Les légumes sont difficiles à acheminer au front et le régime militaire est très carné : « Depuis deux jours, je me suis privé de manger, j'avais pourtant appétit. J'ai été hier à la visite, le major m'a donné une purge pour l'estomac, j'étais embarrassé et m'a conseillé de me priver de manger²⁵⁹. » « Je vais peut-être aller à la visite sous peu pour demander une purge, c'est par suite de nourriture, à manger toujours de la viande, on est constipé²⁶⁰. »

Certainement lié aux embarras gastriques mais aussi au manque d'hygiène, Jean est sujet à de douloureuses furonculoses chroniques qui apparaissent sur le cou, les bras, le menton. A l'été 1916, « un mal à la figure » l'oblige à aller à l'infirmerie : « je suis en traitement et le pansement me gêne plus que le mal. Avoir la tête ligoté par des bandages, le sang ne circule pas facilement. Ce matin, j'ai demandé aux infirmiers si le peu de vin et d'eau de vie que je prends étaient contraire à mon mal, ils m'ont dit que non. C'est plutôt la viande, il ne faudrait pas que j'en mangerais. C'est un mal comme les enfants ont sur la figure. Quand ça fait son temps, ça disparaît tout seul donc faut pas t'inquiéter plus pour moi pour cela²⁶¹. » Cette dermite a pourtant beaucoup de difficultés à guérir et Jean ne peut plus se raser : « la dernière fois, le major voulait que je me fasse raser. Le perruquier n'y tient pas, il a qu'un rasoir, les camarades pourraient l'attraper²⁶². »

Les pansements alcoolisés apposés par l'infirmier, rien n'y fait. Si « j'étais à la maison, je n'en aurais pas pour longtemps mais dans ce métier à coucher dans la saleté, impossible de se soigner²⁶³. »

Même si Jean n'hésite pas à consulter un docteur dès qu'il est malade et conseille à Augustine d'en faire autant pour elle ou ses filles, il reste encore influencé par la médecine empirique²⁶⁴. Finalement c'est un camarade qui va

²⁵⁹ Lettre du 29 mars 1916.

²⁶⁰ Lettre du 8 juillet 1916.

²⁶¹ Lettre du 12 août 1916.

²⁶² Lettre du 7 août 1916.

²⁶³ *Idem*.

²⁶⁴ En mai 1915, devant l'impuissance du médecin à soigner sa petite nièce Marie-Rose dont les symptômes font penser à une méningite, il approuve sa sœur qui a recours à un soigneur de Brétignolles : « Tu me dis que la petite Marie-Rose est à peu près rétablie. C'est un homme

le guérir avec un remède de bonne « fame²⁶⁵ » : du jus de blé brûlé qui assèchera le mal et réduira l'inflammation cutanée. De la même façon, lorsqu'il parle de ses saignements de nez qui lui dégagent la tête²⁶⁶, on devine la vision humorale²⁶⁷ qui persiste dans les campagnes du bocage.



Carte postale
Coll. privée

Sinon à part un mal de dents en janvier 1915 qui l'oblige à se faire enlever deux dents par un brancardier, dentiste dans le civil, il échappe aux maladies infectieuses et parasitaires dont le nombre de souffrants dépasse celui des blessés.

Au début de la guerre, il ne se plaint pas des poux : « tu me dis que les animaux parasites vont nous dévorer, si longtemps sans changer de linge, on tâchera d'aller au patelin laver le linge. Il y en a qui trouve des poux dans leur flanelle à chaque fois qu'ils changent de linge, j'en ai jamais vu sur moi²⁶⁸. » Peut-être a-t-il été préservé par l'utilisation de camphre que lui envoie régulièrement Augustine sous forme de tablettes. Mais en juin 1917 : « pendant que

le camarade veille, je suis après faire la chasse aux poux. Depuis deux jours, je sentais une petite démangeaison. Ils avaient peuplé en peu de temps, partout, ma flanelle ainsi que des œufs. J'ai pris mon briquet, sans cela, je n'aurai pas su quoi y faire et je les ai fait griller. Ma flanelle aura bien du mal sans doute. A la guerre, on emploie toujours le procédé le plus prompt. Aussitôt mon départ en permission, je passerai chercher mon autre flanelle qui est propre et je changerai. En attendant d'arriver à la maison, là ça sera le

de Brétignolles qui l'a sauvée, ils ont été heureux de le trouver, c'est une terrible maladie ». Lettre du 3 mai 1915.

²⁶⁵ « Bonne fame » signifie à l'origine, de bonne renommée, fameux. On peut également écrire « bonne femme ».

²⁶⁶ Lettre du 28 mai 1915.

²⁶⁷ Dans la médecine humorale le corps est composé de 4 humeurs (sang, bile, phlegme et atrabile) et considère la saignée comme la base de la thérapie.

²⁶⁸ Lettre du 12 juin 1915.

nettoyage à fond de tout le corps. J'en ai grand besoin, les effets et le bonhomme, c'est tout au même point²⁶⁹. »

Le manque d'hygiène individuelle renforce les risques de nombreuses maladies. Jean ne peut pas se laver en premières lignes. Néanmoins, dès novembre 1914, il se rase la barbe : « tu me demandes si j'ai encore la barbe, il y a bientôt trois mois que je l'ai coupé. Je suis mieux à mon aise et moins sale²⁷⁰.../... car tout restait dans cette barbe²⁷¹. » Les périodes de repos à l'arrière



Un barbier dans une tranchée
Carte postale – Coll. privée

leur permettent de se laver, nettoyer leur linge eux-mêmes ou utiliser les services de blanchissage de l'armée. « Nous allons être encore une semaine en forêt et on parle de retourner au patelin pour se nettoyer et changer d'effets qui sont à moitié pourris²⁷². » « Tu me fais remarquer que j'ai oublié ma brosse à dent et ma serviette. Elles ne me font pas défaut en ce moment, surtout que nous n'avons pas la satisfaction de nous nettoyer, ni même d'avoir de l'eau. Pour ma serviette, j'en achèterai une au patelin. Ma brosse tu pourras me l'envoyer plus tard, dans un petit colis²⁷³. » Il réclame également son rasoir qu'il a oublié après une permission « avec le cuir et son pinceau²⁷⁴. » A l'arrière, il a la possibilité de se « laver au canal²⁷⁵ », « de passer aux douches chaudes²⁷⁶ », entre les mains du « perruquier²⁷⁷. » Malgré la rudesse et la rusticité des cantonnements à l'arrière, ces trop brefs séjours lui donnent

²⁶⁹ Lettre du 24 juin 1917

²⁷⁰ Lettre du 9 février 1915.

²⁷¹ Lettre du 1^{er} novembre 1914. Si les soldats ont laissé pousser leur barbe au début de la guerre, avec les masques à gaz, ils furent obligés de se raser.

²⁷² Lettre du 1^{er} février 1917.

²⁷³ Lettre du 13 juillet 1917.

²⁷⁴ Lettre du 13 août 1916.

²⁷⁵ Lettre du 23 mars 1917.

²⁷⁶ Lettres du 23 janvier 1917, 17 septembre 1917, 17 août 1917.

²⁷⁷ Lettre du 7 août 1916.

un goût de liberté, surtout lorsqu'ils se situent dans des villages où la vie sociale a des relents d'humanité. Ils « font un peu oublier la misère²⁷⁸ » mais il sait, avec résignation, qu'il retrouvera l'horreur de la tranchée, la menace de la mort, le manque de sommeil, l'insalubrité, l'humidité de la boue et l'hiver, le froid.

Cette saison lui est particulièrement insupportable : « on peut trouver la mort par le feu mais ce n'est pas aussi inquiétant que le froid. La plupart des évacués, c'est les pieds gelés ou les mains gelées. Il ne faut pas avoir peur de passer dans la boue, surtout dans les trous d'obus, on peut se noyer dans la boue²⁷⁹. »



Poilus équipés de peaux de mouton

<http://bleuhorizon.canalblog.com>

Lors du premier hiver, les soldats n'ont pas reçu d'équipement particulier. Malheur à ceux qui ne peuvent se débrouiller avec leur famille. Augustine envoie à Jean des gants, un cache nez, des chaussettes et des flanelles d'hiver. Il sollicite même son oncle BIARDEAU, sabotier à Faye l'Abbesse pour lui faire « une paire de galoche²⁸⁰ » qu'il reçoit dans un colis. Bourrées de paille, avec des chaussons, il a moins froid que dans ses souliers « qui sont comme du papier²⁸¹. »

Les hivers suivants, l'armée s'organise, même si les Français restent sous-équipés par rapport aux Allemands : « Depuis quelques temps nous avons touché des peaux de mouton que nous mettons sur notre dos quand il tombe de l'eau et la nuit sur les jambes. Elles sont tannées de façon et coupées pour qu'elles vont derrière et devant. Les chefs de sections ont des peaux de

²⁷⁸ Lettre du 23 janvier 1917.

²⁷⁹ Lettre du 28 décembre 1916.

²⁸⁰ Lettre du 10 décembre 1914.

²⁸¹ Lettre du 13 janvier 1917.

veaux comme l'homme qui habite les forêts²⁸². » En janvier 1916, il touche de belles bottes de caoutchouc « pour ne pas avoir froid au pieds²⁸³. » Dès le mois d'octobre 1916 : « tous les jours, il arrive des effets d'hiver de toutes sortes jusqu'à des sabots [*mot illisible*] avec des chaussons de laine, cache-nez, passe-montagne etc. Nous allons être bien chargé à la fin²⁸⁴. » L'hiver suivant, il s'équipe dès septembre, de genouillères en laine : « c'est très commun depuis le début de la guerre. Je souffre déjà du froid aux genoux, soit disant que ça préserve beaucoup du froid et c'est toujours la douleur du genou qui fait geler les pieds²⁸⁵. »

Malgré toutes les précautions, les soldats souffriront de la terrible vague de froid qui s'abat sur la France de la mi-janvier à la mi-février 1917. Les températures descendent jusqu'à -25° dans le nord et l'est de la France. Dès le 6 janvier 1917, Jean évoque « des attaques de gelée aux pieds. » « Ce matin, il y en a plusieurs d'évacués. Quand une compagnie a fait trois jours d'avant-postes, sur 160, il en reste environ une quarantaine soit courbaturés, blessés, tués ou pieds gelés, c'est terrible²⁸⁶. » Dans les jours qui suivent, c'est à son tour de consulter. Ses pieds commencent à gonfler et rougir. Malgré sa souffrance et son exaspération, on refuse de l'évacuer et il continue à patauger dans la boue jusqu'aux genoux. Le major, sous la pression du commandement, stoppe les évacuations qui désorganisent les lignes. N'ayant pas été dans les premiers à se plaindre, on se contente de lui « suiffer²⁸⁷ » les pieds et il retourne, accablé, à la tranchée. Il est souvent consterné par l'attitude de certains privilégiés qui profitent de leur position et ironise sur la fragilité des officiers, comme en mars 1916 : « depuis une paire de jours, nous ne voyons pas la victoire, les Boches avancent un peu partout. Si ça continue pendant un mois, nous serons resserrés chez nous. Si tu voyais cela. Je t'en donne quelques détails mais il faut y être, c'est honteux. Nous avons une grande partie des officiers d'évacués à l'arrière pour raison de santé. Je n'en doute pas mais je trouve drôle que c'est que nos supérieurs et le soldat n'est pas malade. Heureusement que nous sommes forts. Voilà l'armée française,

²⁸² Lettre du 28 janvier 1915.

²⁸³ Lettre du 22 janvier 1916.

²⁸⁴ Lettre du 10 octobre 1916.

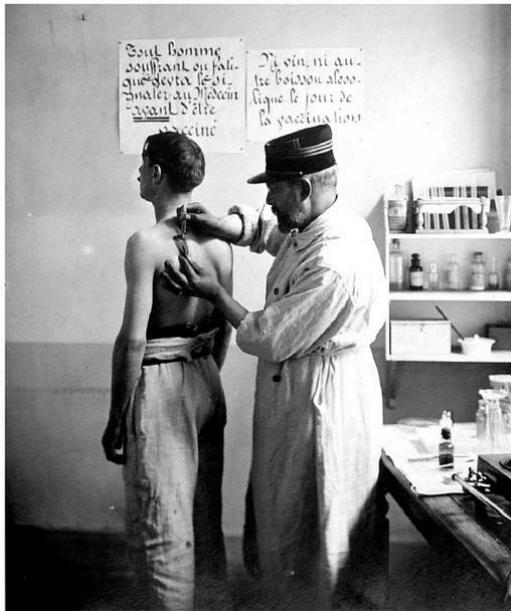
²⁸⁵ Lettre du 26 septembre 1917.

²⁸⁶ Lettre du 6 janvier 1917.

²⁸⁷ Frotter les pieds avec un corps gras, du suif (graisse animale).

on le voit, le maçon au pied du mur, les obus y sont pour beaucoup dans l'affaire²⁸⁸. »

Les zones où se déroulent de violents affrontements sont jonchées de cadavres en putréfaction qui contaminent les eaux et sont la cause du pullulement des rats, porteurs de maladies. Le service de santé des armées redoute particulièrement les épidémies, comme celle de la fièvre typhoïde, qui y sont liées. Afin de juguler l'épidémie des premiers mois de la guerre, et conformément à la loi Labbé du 28 mars 1914, tous les militaires sont vaccinés. Cet événement est abondamment commenté par Jean, une trentaine



Vaccination anti typhoïdique pendant la 1^{ère} Guerre mondiale

Photo extraite de l'article de Christine Debue-Barazer et Sébastien Perrolat « 1914-18 : guerre, chirurgie, image. Le Service de Santé et ses représentations dans la société militaire » in *Sociétés & Représentations* 1/2008 (n° 25), www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2008-1-page-233.htm

²⁸⁸ Lettre du 26 mars 1916.

de lettres y fait référence. Cette inoculation ne semble pas le rebuter²⁸⁹. Ce sont plutôt les conséquences indésirables qu'il redoute. A partir du 29 novembre 1914, à chaque injection, et il y en aura quatre, il signale les effets secondaires avec force détails, comme ici en décembre : « Hier dans l'après-midi, on nous a vacciné derrière l'épaule gauche. C'est une piqûre de séromme (*sic*) contre la tifoïde (*sic*). Hier soir quand j'ai été couché, j'ai eu une fièvre comme jamais j'avais eu pendant au moins trois heures, j'avais sans doute trop mangé, chose qu'il n'aurait pas fallu même ce matin, ni fumé, ni boire d'alcool, ni café. Ce matin, je ne m'en fais pas, une petite douleur à l'épaule, peut-être que nous avons encore deux autres fois à passer²⁹⁰. »

Tenir à l'arrière

Lorsque Jean GALLARD part à la guerre, il ne gère le moulin à eau de la Guiraire et ses moulins à vent que depuis deux ans. Son départ brutal bouleverse le quotidien de son épouse qui se retrouve à la tête de leur exploitation et d'une ferme de 15 ha à faire valoir avec deux domestiques. Les hommes de sa belle-famille qui ont échappé à la mobilisation en raison de leur âge viennent alors l'aider. Mais entre deuils, restrictions et difficultés matérielles sans compter les conflits familiaux, la vie d'Augustine comme de tant de françaises se révèle bien rude.

Le manque de main d'œuvre

Après le départ de son fils Jean, Louis GALLARD²⁹¹ reprend l'activité des moulins qu'il connaît bien, pour les avoir fait tourner pendant de nombreuses années, aidé par un commis, Gabriel DESSEVRE, âgé de 15 ans²⁹², et qui a l'habitude de faire « *la poche* », c'est-à-dire les tournées dans les fermes du bocage pour collecter le grain à moudre. Un autre domestique

²⁸⁹ La vaccination est bien admise, sa fille Jeanne reçoit un vaccin peu après sa naissance en mai 1915. Aucun détail n'est donné dans la lettre qui le mentionne, si ce n'est que Jeanne a reçu trois injections. S'agit-il du vaccin contre la variole car les autres vaccins datent d'après-guerre : vaccin contre la tuberculose (1921) – vaccin contre la diphtérie et le tétanos (1923) – vaccin contre la coqueluche (1926).

²⁹⁰ Lettre du 21 décembre 1914.

²⁹¹ Louis GALLARD est né à Boussais, au moulin de la Dame en 1853.

²⁹² Gabriel DESSEVRE (DESEVRE) est né à Boismé en 1899, de Constant DESSEVRE, domestique et de Marie Juliette PINEAU. Il épouse à Boismé en 1922, Ernestine BARAUD. (Registre de l'Etat civil de Boismé).

travaille à la Guiraire, Firmin TALON, un taiseux, peu docile : « TALON qui fait toujours à sa tête, papa et Cléophas le mène pas comme ils veulent. Faut le laisser faire à sa façon²⁹³ », explique Jean dans son courrier. Il encourage Augustine, à la fin de l'année 1914, à embaucher une jeune servante pour l'aider. Elle « *gâge* » Marcelline qui, non seulement la seconde dans son travail à la maison, auprès des enfants, mais aussi à la ferme : « Marcelline sera un peu obligé de toucher les vaches, tu pourras lui en parler et lui donner une petite pièce de plus si elle veut²⁹⁴. »



Les moulins à vent de la Guiraire au début du XX^e siècle

Photographie - Coll. privée

Le mari d'Alphonsine, la sœur de Jean, Cléophas GIRET, seul homme adulte de la famille à avoir été réformé au début de la guerre à cause de son asthme, vient aider régulièrement Augustine pour les travaux des champs. Mais, l'absence du maître réactive les conflits familiaux et, coincée entre son beau-père et son beau-frère, Augustine a des difficultés à s'imposer face aux deux hommes et au modèle patriarcal.

²⁹³ Lettre du 10 décembre 1914.

²⁹⁴ Lettre du 3 septembre 1915.

Jean, malgré l'éloignement et les souffrances endurées, se préoccupe de la conduite de ses biens et lui envoie conseils et recommandations agricoles : « vous pouvez aller à Bressuire, vous achèteriez du trèfle incarnat, du tardif chez Gelot, si ça tombait de l'eau vous pourriez en faire un peu, il ne faut pas en faire trop grand. Tu le diras à papa qu'il s'en occupe.../... vous le herserez au moins deux fois et vous le roulez pour enfoncer les petites pierres. Vous ferez le coupage dans le même morceau, dans la Dune si le temps dit bien. Vous le sèmerez sans labourer, ça vous donnera moins de peine.../... plus tard.../... vous ferez du seigle dans le champ du Châtaigner²⁹⁵. » Ou encore : « Tu me demandes des conseils au sujet du champ de la Dune, tu t'attendais de faire du seigle derrière les pommes de terre et du midreau²⁹⁶ derrière les betteraves. Je ne t'encouragerai pas, les pommes de terre seront à peu près sûres tandis que dans le champ de derrière avec le chiendent qu'il y a, pas un de ça vous en aurez pas de l'espèce. L'année prochaine, vous pourrez labourer l'hiver et faire quelques graines de blé noir pour y faire du seigle plus tard...²⁹⁷. »

Mais très vite, les besoins de l'armée dépouillent les campagnes de leur main d'œuvre encore non mobilisée. Ces réquisitions tourmentent Jean : « Si par malheur Cléophas part et après TALON, je ne sais pas ce que vous ferez²⁹⁸. » « Les réformés doivent commencer à passer en révision le 7. Il en laisse peu et qu'ils veulent mobiliser jusqu'à 55 ans. TALON s'attend à partir d'un jour à l'autre, pourvu que Cléophas ne soit pas pris²⁹⁹. »

Les craintes de Jean se sont révélées légitimes, la guerre s'installant dans la durée, le besoin en matériel oblige à multiplier la production. L'industrie de guerre qui employait 50 000 personnes en 1914, en a recruté 1 600 000 en 1918³⁰⁰, notamment des femmes. Firmin TALON, à son tour mobilisé en janvier 1915, part dans une usine d'armement à Montluçon puis à Saint-Fons près de Lyon³⁰¹. Bien qu'il ne soit pas exposé aux

²⁹⁵ Lettre du 29 août 1915.

²⁹⁶ Le midreau est un mélange de blé et de seigle.

²⁹⁷ Lettre du 28 septembre 1917.

²⁹⁸ Carte postale du 3 décembre 1914.

²⁹⁹ Lettre du 6 décembre 1914.

³⁰⁰ *14-18 le magazine de la Grande Guerre*, n°1 avril 2001.

³⁰¹ A Saint-Fons, dès les premiers mois de la guerre, la Société chimique des Usines du Rhône joue un rôle essentiel dans la production de matières premières comme le phénol pour les explosifs, l'acétate de cellulose pour l'aéronautique et pour les gaz de combats.

bombardements, il se plaint de son travail dans ses lettres qu'il envoie à Augustine et Jean : « c'est très malsain. Il y a beaucoup d'évacués, soit par maladie ou brûlures³⁰². » Le coût du trajet et l'éloignement des Deux-Sèvres, l'empêchent de profiter de ses premières permissions³⁰³, et il ne revient qu'en mai 1915 : « tu me dis que TALON a été à la Guiraire pendant sa permission, tu lui as donné son argent, il a emporté son linge. Il espère avoir une permission pour les moissons. Tu lui as dit de venir chez nous, il y aurait du travail pour lui³⁰⁴. »



Lyon - usine d'armement

<http://www.souvenir-francais-92.org/album-1231744.html>

Il reste encore Cléophas au pays qui « prend beaucoup de peine pour nous³⁰⁵ » reconnaît Jean qui compte sur lui pour le travail de la terre et surveiller, avec son père, la bonne marche du moulin. Cléophas, est devenu le véritable chef de la famille GALLARD et aide aussi ses autres belles-sœurs, Berthe, Louise et Elvina, veuve dès le premier mois de la guerre³⁰⁶. En

³⁰² Lettre du 18 décembre 1915.

³⁰³ Les hommes mobilisés à l'arrière ont bénéficié très rapidement de permissions le dimanche et les jours fériés.

³⁰⁴ Lettre du 23 mai 1915.

³⁰⁵ Lettre du 23 septembre 1914.

³⁰⁶ François GERON, époux d'Elvina GALLARD, meurt le 11 septembre 1914, à 29 ans, à la bataille de Champenoux. Voir page 86.

décembre 14, après un second conseil de révision, il est à nouveau réformé au soulagement de toute la famille qui se repose sur lui. Pourtant en 1917, Cléophas est convoqué au 114^e à Parthenay. « Il s'attend de ne pas y rester longtemps.../... Il a bien des chances d'être réformé s'il a un germe de tuberculose. Tu me dis que la mère Séraphine a déjà pleuré à l'avance. Comment ferait-elle s'il avait parti sur le front pour le service armé³⁰⁷. » Mais cette fois, il n'échappe pas à l'armée qui lutte contre la démoralisation des soldats en contrant l'embuscomanie. Il part travailler au dépôt de munitions de Thouars. Peu éloigné, il profitera de nombreuses permissions agricoles.

La « perte » des hommes de la famille comme des domestiques fragilise la situation d'Augustine, d'autant plus que trouver de la main-d'œuvre devient une gageure et sa rareté entraîne une augmentation considérable des salaires : « Au sujet des domestiques, et ils ne sont pas bon marché, c'est obligé, il y en a pas eu et ils feront ce qu'ils voudront vu qu'ils sont leurs maîtres³⁰⁸. »

Par solidarité, les voisins viennent donner un coup de main, ainsi que le propriétaire de la Guiraire, JOLY, qui « a été vous aider à rentrer le foin de la Dune avec ses ouvriers. Il vous a prévenu pour le battage de la récolte qu'il viendrait avec 20 Boches, que tu aurais que la peine de les nourrir et ils feraient le travail eux-mêmes³⁰⁹. » Ce soutien n'est que ponctuel et la nécessité de trouver des domestiques demeure vitale : « Je suis bien ennuyé que vous ne pouvez pas trouver de domestique à la saison que nous sommes, c'est bien rare d'en trouver facilement, si vous pouviez trouver un ancien³¹⁰ », s'inquiète Jean. « Tu me dis que papa a été pour gager le domestique à Rodard, que dans les prix qu'il veut gagner avec toutes ses conditions que c'est impossible, il a demandé 1 200 Fr avec des journées, à condition que vous lui labourez sa terre à choux, le tout montrait à 1 300 Fr. C'est triste de voir cela et pour huit mois, c'est encore pire à mon point de vue. Papa lui a offert 500 Fr, une douzaine de jours et labourer sa terre et ne veut rien mettre autre chose³¹¹. »

³⁰⁷ Lettre du 18 mai 1917.

³⁰⁸ Lettre du 14 octobre 1914.

³⁰⁹ Lettre du 14 juillet 1915.

³¹⁰ Lettre du 13 septembre 1915.

³¹¹ Lettre du 8 septembre 1915.

Au fur et à mesure que chacun prenait conscience de l'enlèvement du conflit et de l'absence des hommes pour les grands travaux agricoles, la recherche de domestiques devint obsédante et leurs salaires ne cessaient d'augmenter. En 1917, un jeune domestique de 16, 17 ans négocie ses gages jusqu'à 2 000 Fr³¹², le double de 1915. La concurrence devient rude entre les maîtres, tributaires de la loi de l'offre et de la demande, il faut être à l'affût de la moindre occasion : « tu as aussi demandé le domestique à GUILLONNET qui a eu des mots avec sa patronne, il t'a dit d'attendre à la Toussaint, que vous vous entendriez toujours sur le prix, mais tu le prendras que pour 4 jours, pour ramasser les choux et faire du bois principalement, soigner le bétail. Je crois le connaître si je ne trompe pas, c'est un très bon domestique³¹³. »



Moulin de la Guiraire
Carte postale - Coll. Privée

Cette recherche désespérée de main d'œuvre oblige les maîtres à embaucher des domestiques âgés, sur de courtes périodes, à l'occasion de travaux indispensables : faire le jardin, planter les choux ou les pommes de

³¹² Lettre du 25 août 1917.

³¹³ Lettre du 17 août 1916.

terre, semer, moissonner, couper du bois... La qualité du travail s'en ressent, les rendements diminuent d'autant plus que certaines terres restent en friche.

Pour le moulin, Gabriel abandonne la poche pour travailler la terre et les clients mis à contribution doivent, contrairement aux usages, amener leur blé au moulin.

De nouvelles responsabilités pour les femmes

A la Guiraire, malgré ces expédients et la bonne volonté de chacun, Augustine, secondée par Marcelline, est obligée d'ajouter à ses activités quotidiennes à la ferme, le travail dans les champs. Avant la guerre, les femmes ne s'occupaient pas de la terre, elles n'étaient pas préparées à déployer autant de force physique, décider de la production, vendre... Avec toutes ces nouvelles responsabilités, Jean craint pour la santé de sa femme, épuisée par deux grossesses rapprochées³¹⁴.

Par ailleurs, le fermage, les impôts sont des dépenses de plus en plus difficiles à assumer. Depuis 1915, Augustine n'a pas été en mesure de payer la totalité du fermage au propriétaire JOLY, ne lui versant que des acomptes comme l'y autorise la loi du moratoire des loyers. « Aujourd'hui, je voyais un article sur le journal au sujet des locataires mobilisés qui ne sont pas obligés de payer leur ferme et sans doute qu'il y aura déduction quand ça sera fini. Pour le moment ne paye pas les impôts, je t'en prie, j'ai même regret d'avoir payé une partie de la ferme. Il n'y a pas d'importance, si la loi passe, la maître sera obligé de remettre le surplus, qu'il profite après cette campagne pour remettre tout en équilibre³¹⁵. »

La guerre qui n'en finit pas, la pénurie de domestiques, leurs salaires exorbitants exigés par ceux que l'on trouve, les réquisitions accablent Jean, sans compter les querelles familiales entre lui, son père et Cléophas qui prennent des initiatives au moulin sans demander son avis. A la fin de l'année 1915, il incite Augustine à tout abandonner³¹⁶, laisser les terres en friche et fermer le moulin. « Je ne veux pas faire davantage de dettes pour continuer le métier pendant cette guerre. Je sais que tu ne peux réaliser aucun bénéfice maintenant. Si tu veux garder quelques morceaux de bétail, c'est tout ce que

³¹⁴ Rollande est née en novembre 1913 et Jeanne en décembre 1914.

³¹⁵ Carte-lettre du 17 juillet 1916.

³¹⁶ Lettre du 3 novembre 1915.

je peux te donner comme avis. J'ai assez étudié cette affaire pour y revenir avec de larges frais et sans aucun profit³¹⁷. »

Dès décembre 1914, JOLY est venu prélever le charbon, empêchant le moulin de fonctionner à la vapeur en période de basses-eaux. En avait-il besoin pour ses propres machines ? La pénurie de source d'énergie oblige à recourir au bois, même pour les batteuses au moment des moissons. Mais ils sont rares ceux qui peuvent en couper, faute de main d'œuvre, là encore.

La décision de Jean est également influencée par ses camarades qui dans la tranchée discutent et se lamentent de la situation de leur ferme et des difficultés des épouses à faire face. Augustine lui apprend que plusieurs voisins mobilisés veulent renoncer au métier comme René BOUJU : « tu me dis que c'est une grande misère chez lui en ce moment, sa femme veut vendre son bétail, elle a même raison et beaucoup vont prévenir leur maître à ce sujet, si la guerre continue, sont loin de gagner leur argent.../... les récoltes sont à moitié pourries, la terre se perd, c'est l'abandon complet de la campagne. L'Etat a pas su y faire, il a délaissé la campagne sous prétexte qu'elle avait de quoi vivre³¹⁸. »

Malgré les conseils et encouragements du député de PUINEUF³¹⁹, la pression de sa famille pour le dissuader de fermer le moulin, Jean demande à Augustine d'avertir les clients et au cours d'une permission de 1917, il arrête la meunerie. Augustine ne conserve que quelques vaches et cochons qu'elle nourrit avec le peu de terre qu'elle cultive secondée par le jeune Gabriel et Marcelline³²⁰, aidés occasionnellement par la famille et par des journaliers.

Une économie contrôlée

Les réquisitions ajoutent au désarroi et à la colère des populations qui se sentent dépouillées du peu qu'elles récoltent, ce qui les empêche de faire des réserves comme elles le souhaiteraient, même si le manque de patriotisme et les différents stratagèmes permettent d'en atténuer la portée ainsi que le prouve le courrier de Jean : « Tu me dis que la réquisition ramasse les

³¹⁷ Lettre du 7 mai 1917.

³¹⁸ Lettre du 29 juillet 1915.

³¹⁹ Jean GALLARD écrit plusieurs fois au député de Niort, de PUINEUF espérant sans succès obtenir un secours financier.

³²⁰ Marcelline se marie en 1918 et quitte la Guirraie.

haricots, les pommes de terre, paille et foin. Pour tes haricots et tes pommes de terre, c'est assez facile de les détourner, la paille et le foin, ce n'est plus la même chose mais si l'on veut prendre le fourrage, ils pourront emmener le bétail à corne sauf la jument, sinon il n'y a plus la possibilité, d'une façon, il faut que la population s'aperçoive de la misère, c'est par là que nous aurons une fin. C'est malheureux de le dire³²¹. »

L'entretien du moulin donne également du souci à Jean et Augustine. Il faut régulièrement changer les soies³²² des tamis, sous peine d'amendes, faire rayonner les meules, suivre la législation de plus en plus contraignante sur les mélanges de farines, sinon c'est s'exposer, comme le meunier Alfred FAUCON, à « un procès pour ses farines, il a même idée de fermer³²³. » En novembre 1917, de nombreux meuniers du bocage furent pénalisés pour ne pas avoir étiqueté leurs sacs. Les contrôles se durcissent. Jean est d'autant plus inquiet que, malgré une première amende, Augustine qui a fermé officiellement le moulin, le relance, de temps à autre, pour moudre « le bon blé à la petite meule et le faux-grain³²⁴ pour les cochons à la meule à seigle ». Jean prévient : « faites attention de ne pas vous faire pincer.../... pour une récidive l'amende sera forte.../... il y a toujours des jaloux, faut beaucoup se méfier.../... Je ne veux pas vous empêcher de continuer mais c'est un conseil que je vous donne³²⁵. » En 1918, pour faire face à la pénurie de pain, les commissions militaires interdisent strictement de moudre des céréales pour le bétail. Les grains sont réservés pour faire du pain. Jean prévient à nouveau Augustine de ne pas « accepter de faire moudre du faux-grain et même si tu as de la farine pour tes cochons, de la faire disparaître. Les inspecteurs vont passer tarer le blé dans les greniers.../... Inutile de risquer et d'avoir des ennuis³²⁶. » Ses conseils semblent vains car une des sources de revenus d'Augustine est son élevage de cochons pour lequel, elle a besoin de farine.

³²¹ Lettre du 23 novembre 1916.

³²² Pour bluter la farine, le meunier utilisait un tambour allongé, légèrement en pente et garni de tamis de soie.

³²³ Lettre du 4 septembre 1917.

³²⁴ Résidu du battage de blé, appelé également petit blé. Il s'agit des déchets composés de petits grains, de balle, expulsés de la batteuse. Ils sont précieusement ramassés, écrasés pour être mélangés à la « *chaudronnée* » de nourriture des cochons.

³²⁵ Lettre du 22 septembre 1917.

³²⁶ Lettre du 17 janvier 1918.

Les sources de revenu

Si l'exploitation des terres est un réel problème, Augustine assume avec succès l'élevage d'engraissement de cochons qui lui offre un revenu avantageux. « Je viens répondre à ton aimable lettre que j'ai reçue hier qui



Foire aux cochons de Bressuire Carte postale. Coll. HPB

datait du 20 avril en me disant que tu as vendu les 2 cochons pour 350 Fr, c'est un bon prix et tu as mieux fait que de les mener à Bressuire avec les frais. C'est de la bel argent, 5 cochons pour 880 Fr. Ils devaient être beaux. Tu me diras à peu près combien ils pesaient. J'ai aussi entendu dire

que les petits veaux de lait sont si chers depuis quelques temps. Je ne sais pas si vous avez à en envoyer d'ici quelques temps. Je me doute que les vaches ne doivent pas avoir beaucoup de lait. Elles doivent souvent être employées soit à la Guiraire ou chez Cléophas³²⁷. »

En juillet 1916, elle élève 16 cochons qu'elle nourrit avec des pommes de terre, du faux-grain³²⁸ et bien sûr du petit lait.

Pour répondre aux commandes militaires, la demande de viande ne cesse d'augmenter, comme les prix. Augustine vend ses bêtes à des marchands qui viennent à la Guiraire mais le plus souvent, Cléophas ou son beau-père emmènent les animaux à la foire de Bressuire ou de La Chapelle-Saint-Laurent et se chargent de la transaction. Une « coche » en 1915 se négocie à 210 Fr, en 1917 à 360 Fr. Un cochon, suivant le poids, tourne autour de 90 Fr en 1914, presque le double en 1916. Jean, qui suit le cours de la viande dans les journaux qu'il reçoit au front, s'étonne de tels prix en province : « je viens de regarder le journal, d'après la vente de jeudi dernier, les cochons auraient été vendus de 1,85 à 1,90 Fr la livre et même les

³²⁷ Lettre du 26 avril 1915.

³²⁸ Voir note 324.

charcutiers les auraient payés davantage. C'est à Paris mais en province, ils sont encore payés davantage.../... C'est toujours bon de se renseigner par quelques journaux³²⁹. »

Dans ce contexte, on comprend aisément l'intérêt et le soin qu'Augustine porte à ses animaux, comme tous les fermiers du bocage. Elle n'oublie jamais de faire part à Jean des naissances. Par contre, en septembre 1917, elle est complètement effondrée après la mort d'une portée : « Tu ne m'avais pas écrit la veille tellement que tu étais désespéré d'avoir perdu la couvée de petits cochons. C'est bien fâcheux mais nous en sommes à la merci tous les jours. C'est le plus beau bénéfice, quand ça réussit surtout qu'ils sont si chers en ce moment. C'est beaucoup perdre à la fois, il faut oublier cela malgré tout³³⁰. »

La réquisition de grains entraîne l'interdiction d'élever des cochons mâles dans les fermes. La demande et le commerce, bien trop florissant, n'incitent pas à respecter cette mesure et Augustine continue à vendre des cochons mais aussi des veaux, des génisses ou des taureaux qu'elle engraisse. « Tu me dis que vous avez vendu le taureau, c'est un bon prix. Je l'avais entendu dire que la viande de boucherie se vendait très chère. Elle atteignait même des prix élevés³³¹ et papa l'aura mieux vendu que moi car il s'y connaît mieux. Je le remercie de toutes ces peines³³². »

Contrairement à l'élevage des cochons, celui des bovins reste tributaire du fourrage dont on dispose. Les pacages sur la rive du Thouaret offrent abondance d'herbe l'été mais les hivers sont longs³³³ et il est parfois difficile d'ajuster les réserves de nourriture au nombre de bêtes, il faut alors les vendre. « Tu me dis que vous allez envoyer les deux vaches. Vaut mieux car vous seriez trop court de pension pour le bétail qui va vous rester³³⁴. » « La pension pour le bétail sera rare cet hiver. J'ignore ce que vous ferez du bétail, les choux ne doivent pas être bien fameux, et surtout que vous avez beaucoup de

³²⁹ Lettre du 25 août 1917.

³³⁰ Lettre du 16 septembre 1917.

³³¹ En 1917, elle vend un taureau 800 Fr.

³³² Lettre du 3 décembre 1914.

³³³ L'hiver 1917 fut particulièrement froid. En février, Augustine signale à Jean que « tout est gelé, les pommes de terre, les betteraves, le blé, sans doute les choux doivent avoir bien du mal. » (Lettre du 13 février 1917).

³³⁴ Lettre du 26 décembre 1915.

bétail. Pour un prix ou l'autre envoyez en une ou deux, celles qui vous rapportent les moins, tant pis pour le travail est surtout dans les plus vieilles³³⁵. »

En plus du revenu de son élevage, Augustine profite des indemnités de l'Etat. En janvier 1915, elle demande l'aide de la mairie de Boismé pour obtenir une allocation journalière due aux femmes de mobilisés, l'Etat se substituant au mari-soldat. Le maire se charge de transmettre la demande mais, selon son avis, elle ne sera pas rétroactive. Alors qu'il a été mobilisé dès août 14, Jean regrette de n'avoir pas fait la demande plus tôt et n'aura de cesse d'obtenir le rappel : « tu pourras dire au maire de la commune de Boismé que nous devons toucher depuis le jour de mon départ et s'il ne veut pas s'en occuper, que j'écrirai à qui de droit. Je vais même écrire à M. JOLY à ce sujet qui pourra lui-même constater que le besoin est certain³³⁶. » L'allocation espérée tarde et suscite des animosités de plus en plus vives contre le maire Louis GRELLIER et JOLY. Finalement, en juin 1915, « au bout de la cinquième demande »³³⁷, Augustine obtient son allocation de 72 Fr par mois mais n'obtiendra jamais le rappel espéré malgré de multiples démarches auprès des édiles locaux, des lettres envoyées par Jean au député, au sous-préfet et même au ministre de l'Intérieur³³⁸ ! Son animosité contre les urbains réapparaît encore une fois à cette occasion : « les femmes de mobilisés qui habitent en ville touchent 25 centimes de plus par jour que celles des campagnes pour raison que la vie est très chère. Voilà comment la campagne est protégée³³⁹. »

L'épreuve des permissions

Les GALLARD comme les CRON ont eu leur vie rythmée par les permissions tant attendues des fils et des gendres. Ces courts moments de retrouvailles ont une grande importance pour les couples séparés par la guerre comme pour les familles.

³³⁵ Lettre du 21 octobre 1915.

³³⁶ Lettre du 22 janvier 1915.

³³⁷ Lettre au sous-préfet de Bressuire du vendredi 16 mars 1917, pour obtenir le rappel d'allocation.

³³⁸ Lettre au ministre de l'intérieur du 3 mai 1917.

³³⁹ Lettre du 8 août 1916.

Contrairement aux pronostics militaires sur la durée de la guerre, et sous la pression de l'opinion publique comme des politiques, l'armée est dans l'obligation d'organiser un système de permissions à partir de 1915, afin de soutenir le moral des civils comme des combattants. Un an après son départ, Jean se voit ainsi accorder son premier congé de huit jours en août 1915, à condition de payer son voyage comme l'annoncent les autorités militaires. Devant l'indignation des soldats, l'armée cède ; le régime des permissions prévoit des trains de permissionnaires gratuits et le décompte des jours commence à l'arrivée des soldats chez eux, une fois visée leur feuille de route par la gendarmerie locale.



Départ en permission
Carte postale- Coll. de
l'auteur.

Comme bien d'autres de ses compagnons, Jean tarde à faire signer son congé une fois arrivé, ce qui lui permet de le prolonger illégalement d'un jour ou deux. Cependant l'armée, jouant sur l'esprit de corps et de camaraderie, ne laisse partir de nouveaux permissionnaires qu'une fois les précédents rentrés à leur compagnie³⁴⁰. Les retardataires risquent également des punitions : la prison et/ou le report de la prochaine « perm ».

Augustine, comme Jean, émettent des doutes sur les modalités d'attribution des congés. Dans les communes certains reviennent plus souvent que d'autres et on ne voit pas d'un bon œil ceux qui paraissent valides séjourner trop souvent à l'arrière, sans raison.

³⁴⁰ Une journée de permission accordée aux soldats français en 1916 enlève 35 000 combattants, soit 9 % des effectifs, (*Encyclopédie de la Grande Guerre*, t. II p. 84).

Jean bénéficiera de sept permissions, soit à peine 60 jours³⁴¹ sur environ 1 400 jours passés à la guerre. A partir de 1917, il obtiendra les trois congés réglementaires annuels avec plus au moins de régularité. Une période d'offensive, une épidémie d'oreillons comme au printemps 1916..., retardent les départs.

La permission constitue une période de liberté où Jean retrouve l'affection des siens mais aussi le labeur. Il doit régler tous les problèmes : ceux liés au moulin, au fermage... Il profite de ce moment pour « visiter partout ³⁴²» et « passer une partie des nuits à travailler ³⁴³», pour avancer l'ouvrage en retard. Il doit rendre visite aux parents, aux familles des copains mobilisés qui lui confient des paquets à emporter. Les jours passent bien trop vite.



Affiche de Léandre.
« Une mère devant l'âtre songe au combat mené par son fils ».
Coll. privée

sache le nom³⁴⁴ » précise Jean dans un courrier. Augustine ne pourra présenter Jeanne à son père que sept mois après sa naissance.

³⁴¹ Première permission : 13 août 1915 – deuxième permission : 6 mai 1916 – troisième : 27 octobre 1916 – quatrième : 18 février 1917 – cinquième : 25 juin 1917 – sixième : 17 octobre 1917 et enfin dernière permission : 8 février 1918.

³⁴² Lettre du 27 mars 1915.

³⁴³ Lettre du 8 mars 1918.

³⁴⁴ Carte-lettre du 28 décembre 1914.

Augustine a dû aussi se sentir bien seule au moment du décès de sa mère³⁴⁵, le 25 février 1917, qui coïncide à quelques jours près avec le départ de Jean après sa 4^{ème} permission.

Non seulement la séparation fait souffrir les épouses, les sœurs et belles-sœurs, mais aussi les mères. Plusieurs fois Jean évoque le chagrin de sa sœur Berthe³⁴⁶ : « Berthe est malade à la suite de la permission de Louis.../..., le moral arrive à toucher la santé³⁴⁷. » En juillet 1916, sa belle-mère est soulagée de voir son fils : « Tu me dis que la permission de Joseph³⁴⁸ a beaucoup amélioré la santé de maman de la Roche³⁴⁹. »

Epuisée physiquement par le travail, les maladies³⁵⁰, les maternités, il est probable que le moral d'Augustine tombait souvent bien bas. Les permissions, comme un espoir dans la souffrance, ne laissent en réalité qu'un sentiment de détresse. Emue par les récits de Jean, son corps amaigri, l'angoisse balaye la joie des retrouvailles.

Les moments de séparation sont terribles. En novembre 1916, dans le train du retour au front, Jean demande à Augustine d'excuser sa faiblesse : « J'ai bien songé à mon départ, dans ma tristesse, je t'ai fait du chagrin.../... je regrettai trop de quitter le foyer familial qui m'est si cher³⁵¹. » Et le cafard les gagne car ils savent qu'ils ne se reverront peut-être jamais.

A quand « la grande permission ? », celle de la victoire, lui demande souvent Augustine : « Tu me dis que le soir, il me semble toujours entendre frappée à la porte, c'est moi qui arrive pour tout de bon³⁵². »

³⁴⁵ Décès de Zénaïde Marie BAZIN née à Noirtierre le 31 mars 1854 de Henri et de Marie-Jeanne COURGEAU, veuve de Théodore BERNIER (†1880) dont elle a eu deux filles, Florentine (1877-1956) et Marie (1873- ?). Elle épouse en seconde nocces, Joseph CRON, le père d'Augustine.

³⁴⁶ Berthe GALLARD (1887-1977) épouse Louis GIVELIN (1885-1966) en 1911.

³⁴⁷ Lettre du 13 juin 1916.

³⁴⁸ Joseph CRON (1888-1850) épouse après la guerre, en 1921, Marie ROYER.

³⁴⁹ Lettre du 2 juillet 1916.

³⁵⁰ Augustine a souvent mal aux dents et les filles fragiles sont régulièrement enrhumées. Une coqueluche contractée au printemps 1916 les font tousser jour et nuit pendant plusieurs mois.

³⁵¹ Lettre du 7 novembre 1916.

³⁵² Lettre du 10 avril 1915.

Une population affectée par les deuils

Malgré la propagande, les populations sont très affectées par les mauvaises nouvelles du front, alimentées par toutes sortes de rumeurs contradictoires et surtout par les deuils.

Que ce soit Jean ou Augustine, l'un comme l'autre évoquent régulièrement la mort de soldats de Boismé, Chiché ou des communes avoisinantes : « Tu me dis que tu as été au service de cousin disparu, c'est une jeune femme bien dans le deuil que cette pauvre Léa ainsi que sa famille de Laubreçais. Nous traversons une bien rude période depuis neuf mois et sans savoir quand ça finira³⁵³. » « Tout à l'heure, Amedée est venu me prévenir de la mort d'Arsène BONNEAU, encore une jeune femme dans le chagrin, que de deuils dans cette petite commune de Chiché³⁵⁴. » Augustine accomplit consciencieusement son devoir et assiste au « service » des défunts de la famille ou des voisins même si Jean lui fait des recommandations inattendues, lui si pratiquant : « Tu as beaucoup de travail en ce moment. Je ne trouve pas que tu fais mal d'assister aux enterrements quelques fois mais faut pas que tu t'en rendes malade, aussi va principalement à ceux de la commune de Chiché, les amis de Boismé. Ceux qui auront à crier pourront se rendre compte du travail que tu as à faire. Les devoirs religieux n'obligent pas l'impossible. Le travail avant tout, personne ne viendra t'aider dans tes peines. Crois-moi à ce sujet³⁵⁵. »

Dans les familles, on comprend vite la signification de la visite inopinée du maire et du curé. Mais parfois les nouvelles envoyées par Jean sont plus rapides que l'annonce officielle du décès d'un soldat, ce qui oblige à prendre des précautions, comme par exemple pour Homère PAQUIER, de Faye l'Abbesse : « Je viens t'annoncer que PAQUIER qui était marié avec une fille à François FAZILLEAU de la Thibaudière a été tué hier matin vers dix heures au moment de la soupe, celui que sa femme m'avait fait passer sa montre pour lui emporter quand j'étais en permission. Il y a eu que lui de tué dans le coup, vaut mieux que tu n'en parles pas aussitôt. Son beau-frère qui est avec moi a été à son enterrement aujourd'hui, en fera part à sa famille³⁵⁶. »

³⁵³ Lettre du 18 avril 1915.

³⁵⁴ Lettre du 12 mai 1917.

³⁵⁵ Lettre du 13 octobre 1916.

³⁵⁶ Carte-lettre du 11 juillet 1916.

Les deuils se multiplient à Chiché comme à Boismé³⁵⁷. La famille GALLARD est touchée dès les premiers mois avec le décès du caporal

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **GERON**

Prénoms *François Xavier Adolphe*

Grade *Caporal*

Corps *24^e Régiment d'Infanterie*

N° *1182* au Corps. — Cl. *1905*

Matricule. *1330* au Recrutement. *Parthenay*

Mort pour la France le *11 septembre 1914*

à *Champenois (Meurthe-et-Moselle)*

Genre de mort *Tué à l'ennemi*

Né le *24 Janvier 1885*

à *Boismé* Département *Deux-Sèvres*

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le *28 Mars 1917*

par le Tribunal de *Bressuire*

acte ou jugement transcrit le *30 Avril 1917*

à *Chiché (Deux-Sèvres)*

N° du registre d'état civil *3020/14.*

101-708-1922. [26434]

Fiche individuelle numérisée des morts pour la France à la guerre 14-18

SGA /DMPA/Mémoire des hommes

ses soins. Il repose heureux car Dieu le voulez (*sic*) avec lui dans le ciel. C'est bien triste pour notre chère Elvina et sa petite famille³⁶⁰. Elle reste bien dans

Adolphe GERON³⁵⁸, le mari d'Elvina, sœur de Jean, qui tient la boulangerie de Chiché. Il est d'abord porté disparu le 11 septembre 1914, manquant à l'appel de son unité à l'issue du combat de la forêt de Champenois (en Meurthe-et-Moselle). « Cette pauvre Elvina est dans la tristesse. Malgré tout elle a toujours espoir pour un jour mais je crois bien malheureusement, il est disparu pour toujours à moins qu'il est été fait prisonnier³⁵⁹. » Puis quelques jours plus tard, le doute n'est plus permis : « pauvre Adolphe qui a été tué le 11 septembre vers le soir, étant en éclaireur, tombé sous le feu des bases allemandes, tombé mort après de terribles endurance, retrouvé par le 257^e d'infanterie, enterré par

³⁵⁷ Sur le monument aux morts de Chiché, les noms de 80 soldats sont inscrits, 65 à Boismé (morts entre 1914 et 1918).

³⁵⁸ François GERON né le 24 janvier 1885 à Boismé d'Auguste demeurant à Fortetu de Chiché et de Marie BLAIS.

³⁵⁹ Lettre du 13 octobre 1914.

³⁶⁰ Elvina avait deux petites filles. Veuve, elle se remarie avec un jeune employé de sa boulangerie, André LEMAIRE originaire d'Amailoux, le 27 novembre 1917, à Chiché.

l’embarras avec tout son commerce³⁶¹. » Son corps sera retrouvé en 1916 en procédant à l’assainissement du champ de bataille d’Armanche, reconnu d’après sa plaque d’identité, il a été inhumé sur la voie ferrée de Nancy à Château-les-Salines entre la maison forestière et le rond-point Bouteiller³⁶².

Conclusion

Le choc de la guerre 14-18 a bouleversé la vie des campagnes qui vont souffrir de l’absence des hommes en âge de travailler. Alors que l’on pensait s’engager dans un conflit de quelques mois, l’épuisement gagne, hiver après hiver, malgré la propagande flatteuse qui fait des paysans comme Jean des hommes « qui tiennent ». « Habités aux travaux de force, ils manient la pelle pour s’enterrer dans les ouvrages ; peu familiers du confort, ils s’adaptent avec fatalisme aux rigueurs des intempéries et au campement dans la boue ; sans fléchir, ils subissent les bombardements ennemis...³⁶³. »

Même si Jean a été un homme solide, il a souffert physiquement et moralement et ses lettres nuancent ce portrait élogieux.

Un des mots les plus utilisés dans ses lettres est permission (684 fois), en deuxième position derrière le mot guerre évidemment (756 fois), il apparaît presque autant de fois que le mot travail (673), puis vient la référence à Dieu (325 fois). Son vocabulaire renvoie une centaine de fois au moulin (139), à la misère (133), à la mort (123). Par contre les mots patriotes, patriotisme, patrie ne sont cités que 13 fois. Ces occurrences ne sont que des indicateurs mais qui concordent avec ce qu’ont été les angoisses et l’attitude de Jean durant cette guerre. Son patriotisme ne peut pas être mis en doute. Même si les mots victoire et victorieux (49), France (33) sont peu représentés, son désir de libérer le sol national existe. Jean sait trouver des accents patriotiques : « le jour de la délivrance où nous serons libres de crier victoire pour la France³⁶⁴. » En fait, il s’est battu, guidé par son honneur, son courage, son devoir, son orgueil vis-à-vis des autres, chacun voulant montrer aux autres qu’il tient le coup : « l’orgueil des mâles, pur produit de l’éducation des garçons

³⁶¹ Lettre 23 octobre 1914.

³⁶² Registre d’Etat-civil – retranscription en 1917.

³⁶³ *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Tome II, p. 162 et 163.

³⁶⁴ Lettre du 19 décembre 1914.

occidentaux³⁶⁵. » Ce qui l'a fait tenir, comme bon nombre de ses camarades, c'est aussi la solidarité, l'esprit de corps, sa ferveur religieuse, l'amour et le soutien de ses proches plus que son sentiment patriotique.

Malgré les moments de découragement qui l'ont amené à fermer le moulin, il s'est toujours préoccupé de sa ferme, prodiguant conseils et recommandations à Augustine. Jean est resté un soldat-paysan, observateur, il est sensible aux paysages où il cantonne. Il contemple avec pitié les champs laissés à l'abandon. Habitué et tributaire du climat, il évoque dans chacune de ses lettres « la température » qu'il fait et la compare avec l'ouest. Pendant ses périodes de repos à l'arrière du front, il a plusieurs fois été réquisitionné dans des fermes de Lorraine et confronté à des systèmes agraires différents : « Demain nous allons faire des pommes de terre. Dans l'est, ils n'en font pas des étendues comme dans l'ouest. La terre est bien meilleure mais on ne sait pas cultiver comme chez nous, leur labourage n'est pas épatant, ils ne peuvent pas détruire le chiendent...³⁶⁶. »

L'épreuve a été aussi pour l'arrière et les femmes. Augustine, qui suppléait l'absence de son mari, en a-t-elle pour autant gagné une indépendance comme l'affirme certains historiens. La correspondance de Jean donne peu de preuve d'émancipation si ce n'est son étonnement quand Augustine lui dit qu'elle a pris l'initiative d'écrire au député DE PUINEUF, mobilisé à l'état-major de GEOFFRE (*sic*)³⁶⁷. Chaque expérience a été différente mais les femmes des campagnes, mères de famille, confrontées aux travaux agricoles, au surmenage, à la séparation, aux deuils, n'ont rien gagné de la guerre. Les mœurs austères, le poids de la religion et du cadre familial restent un étau.

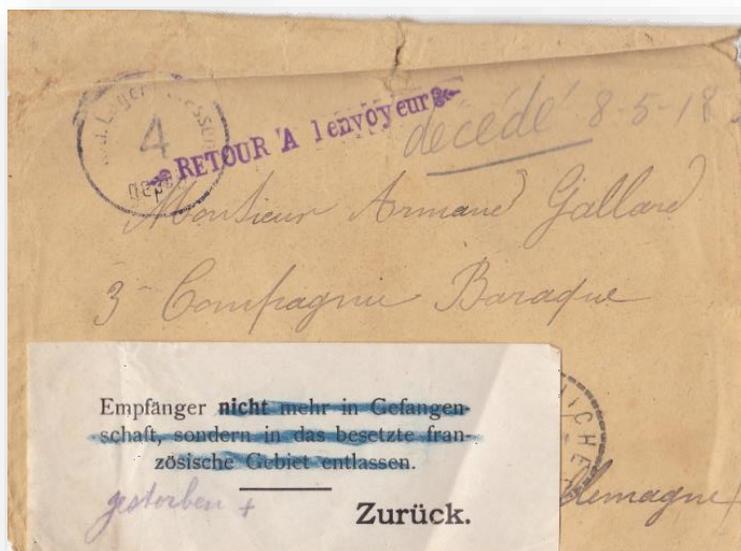
Puis en ce printemps 1918, l'angoisse gagne Augustine. A-t-elle prévenu sa famille qu'elle ne recevait plus de lettres de Jean depuis un certain nombre de jours ?

³⁶⁵ Frédéric ROUSSEAU, La guerre censurée, Ed. du Seuil, p. 114.

³⁶⁶ Lettre du 31 avril 1917.

³⁶⁷ Lettre du 15 juillet 1916.

Le 5 avril 1918, après environ 1 335 jours de guerre, Jean est blessé à la cuisse, à Grivesnes (Somme). Combien de fois l'avait-il espérée cette blessure qui, sans être invalidante, lui aurait permis d'être évacué vers l'arrière pour échapper à l'enfer. Malheureusement, sur le champ de bataille, il tombe entre les mains de l'ennemi³⁶⁸. Evacué au lazaret du camp de Giessen³⁶⁹, il y décède un mois plus tard, faute de soins, le soir du 7 mai 1918, à 32 ans, en présence d'un aumônier. « Il a reçu les derniers sacrements et a eu une mort des plus édifiantes. Ce qui lui était personnel sera remis à sa famille après la guerre par les soins du ministre de la Guerre de Berlin³⁷⁰. »



Enveloppe du camp de Giessen arrivée le 30 mai 1918 à Chiché
(Empfänger : destinataire - Zurück : retour à l'envoyeur - Gestorben : décédé)

Ce témoignage est d'autant plus précieux pour Augustine qu'il lui apporte la triste consolation de savoir que Jean a pu bénéficier du réconfort moral d'un homme d'Eglise. Solidaires sur le front, les camarades de Jean le

³⁶⁸ La France détient en 1918 environ 350 000 prisonniers allemands et l'Allemagne 450 000 Français.

³⁶⁹ Le camp de prisonniers de Giessen était un camp de passage et de triage muni d'un hôpital militaire. Il était situé dans la Hesse, au nord de Francfort-sur-le-Main, à 4 km de la ville de Giessen.

³⁷⁰ Carte allemande du 23 juillet 1918, adressée par l'abbé S. BENIGUEL, aumônier prisonnier au camp de Giessen au Comte de SAINT-SAUD à La Roche-Chalais en Dordogne où le propriétaire du château de Clisson (Boismé) avait une propriété.

seront avec Augustine en lui fournissant « quelques détails » sur sa capture et les circonstances de son décès.

La guerre a séparé un amour qui ne se démentira jamais, même au-delà de la mort. Jean et Augustine n'ont même pas connu deux ans de vie commune hormis les permissions. A 32 ans, Augustine poursuit l'activité du moulin jusqu'en 1921³⁷¹ avec ses trois enfants³⁷² dont deux sont nés pendant le conflit, Jeanne, en décembre 1914 et Jean³⁷³, enfant posthume, en juillet 1918.

Augustine et sa famille vont s'employer à faire rapatrier le corps de Jean malgré le prix³⁷⁴ et les difficultés de tous ordres. Elle reçoit les conseils d'un ancien aumônier du camp³⁷⁵ qui la prévient qu'au



Cartes de pupilles de la Nation des trois enfants de Jean GALLARD « mort pour la Patrie »

Rolande et Jeanne GALLARD
Photographie - Coll. privée

³⁷¹ Augustine termine le bail de 9 ans contracté par son mari en 1912.

³⁷² Déclarés pupilles de la Nation

³⁷³ Jean GALLARD incorporé au 118^e régiment d'artillerie décède de la tuberculose le 3 mars 1942 au camp de prisonnier de Sarrebourg, pendant le Seconde Guerre mondiale

³⁷⁴ Le corps a été rapatrié par la société parisienne « La Pensée » qui a assuré le transport pour 2 120 fr.

³⁷⁵ Lettre de Jean MACOUIN du 31 mai 1921 du Grand séminaire de Luçon.

cimetière de Giessen « les cercueils sont très rapprochés les uns des autres, il y a au plus 25 centimètres entre eux et il serait à craindre s'il n'y avait quelqu'un pour surveiller, que l'on ne se trompe de corps ». Il repose aujourd'hui au cimetière de La Chapelle-Saint-Laurent.

Vivants, ils ont vécu séparés. Mort, Jean restait auprès d'elle.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **GALLARD**

Prénoms *Armand Jean Zéphir*

Grade *Saporal* 125

Corps *32^{me} 125^{me} REGIMENT D'INFANTERIE*

N° Matricule. { *0126* au Corps. — Cl. *1906*
1716 au Recrutement *Pertheuay*

Mort pour la France le *7 Mai 1918*
au camp de Giessen (Allemagne)

Genre de mort *suites de blessures
à la cuisse*

Né le *23 Janvier 1886*
à *Bluche* Département *2 Seine*

Arr. municipal (p' Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le *10 septembre 1919*
à *Boisomé (Deux-Sèvres)*
N° du registre d'état civil _____

101-708-1923. [26434]